

FILMS BOUTIQUE EPICMEDIA PRODUCTIONS INC ROSA FIMES
PRÉSENTENT



QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

UN FILM DE LAV DIAZ

avec JOHN FLOYD CRUZ RONNIE LAZARO DON MEDYR BOONGALING SHAMAIN BUENCAMINO MONICA CALLE HUZEL ORENCIO DANILO LEDESMA ARIYANNE GOLLERA
ROSEL BYN DELAS ALAS RONALZA JINTALAN écrit et réalisé par LAV DIAZ directeur de la photographie LARRY MANDA monteur & sonneur ALLEN ALZOLA chef opérateur de son HUGO LEITAO musicien EMMANUEL CROSET XAVIER THIÉLIN assistante LAV DIAZ
producteur de production JEREMIAH OH KANG XIN YING producteur de JEAN-CHRISTOPHE SIMON BRADLEY LEW BLANCA BALBUENA JOAQUIM SAPINHO MARTA ALVES coproducteur MIKAEL JERSIN KATRIN PORS EVA JAKOBSEN
une production de FILMS BOUTIQUE EPICMEDIA PRODUCTIONS INC ROSA FILMES en coproduction avec SINE OLIVIA PILIPINAS PRODUCTION TIER PICTURES SNOWGLOBE ARTE FRANCE CINÉMA VENETIAN INTERNATIONAL FILMS BOUTIQUE distributeur ÉPICENTRE FILMS

REVUE DE PRESSE



- Télérama, Critique de Jérémie Couston, publié en août 2023
- Le Monde, “Un flic contaminé par la violence et la dictature”, par Clarisse Fabre, publié le 16/08/2023
- Libération, “*Quand les vagues se retirent*, habiles abysses”, par Luc Chessel, publié le 15/08/2023
- Le Canard Enchaîné, “Les films qu’on veut voir cette semaine”, par Anne-Sophie Mercier
- Les Inrockuptibles, “*Quand les vagues se retirent*, un polar philippin à la magie noire obsédante”, par Arnaud Hallet, publié le 14/08/2023
- L’Humanité, “*Quand les vagues se retirent* de Lav Diaz : “Mon but ultime est d’approcher au plus près de la vérité””, par Pierre Barbancey, publié le 16/08/2023
- Première, Critique par Thomas Baurez, publié le 01/07/2023
- L’Obs.fr, “« Fermer les yeux », « Kasaba », « Reality », « la Bête dans la jungle »... Les films à voir (ou pas) cette semaine”, par Xavier Leherpeur, publié le 16/08/2023
- + L’Obs, critique (identique) de Xavier Leherpeur, publié le 17/08/2023
- Le Club de Mediapart, Critique par Cédric Lépine, publié le 10/08/2023
- La Vie, “Les films du 9 et 16 août” par Frédéric Theobald, Bernard Génin et Françoise Ricard, publié le 08/08/2023
- La Marseillaise, “Polar politique, existentiel et hypnotique”, par Elise Padovani, publié le 09/08/2023
- Cahiers du Cinéma, Critique par Fernando Ganzo, publié le 01/07/2023

- Trois Couleurs, Critique par Corentin Lê, publié le 21/06/2023
- La Septième Obsession, Critique par Xavier Leherpeur, publié le 21/06/2023
- Transfuge, “Au cœur des Philippines”, par Jean-Nöel Orengo
- Les Fiches du cinéma Le Mensuel, Critique par M.Q, publié le 01/08/2023
- L’Officiel des spectacles, publié le 16/08/2023
- Culturopoing, Critique par Michaël Delavaud, publié le 16/08/2023
- Culturopoing, Entretien avec Lav Diaz, par Michaël Delavaud, publié le 16/08/2023
- Eastasia, “Le film de la semaine” par Jeremy Coifman, publié le 16/08/2023
- BePolar, Critique par Alexandre Jourdain, publié le 06/08/2023
- Zibeline, “Polar politique, existentiel et hypnotique”, par Elise Padovani, publié le 09/08/2023
- Slate, “À voir en salles: «Fermer les yeux», «La Bête dans la jungle», «Quand les vagues se retirent»”, par Jean-Michel Frodon, publié le 16/08/2023
- Le Bleur du miroir, Critique.
- Le Polyester, Critique par Nicolas Bardot, publié le 15/08/2023
- Le Polyester, “Entretien avec Lav Diaz” par Gregory Coutaut, publié le 15/08/2023
- A voir à lire, Critique par Thomas Bonicel, publié le 22/07/2023

- Bazart, “Quand les vagues se retirent : Lav Diaz, réalisateur formaliste et moraliste”, publié le 28/07/2023
- Critique Film, Critique par Jean-Jacques Corrio, publié le 31/07/2023
- TrendysLeMag, Critique par Mitra Etemad, publié le 15/08/2023
- Direct Actu, “Avec Quand les vagues se retirent, Lav Diaz nous livre un bijou du Cinéma Humaniste”, par Julien James Vachon, publié le 14/08/2023
- Cineuropa, Critique par David Katz, publié le 06/09/2023
- Dame Skarlette, Critique, publié le 15/08/2023
- Abus de ciné, Critique par Olivier Bachelard, publié le 16/08/2023
- Cinémaradio, ““Quand les vagues se retirent’, du réalisateur philippin Lav Diaz, est sorti en salles”, par Sylvain Ménard, publié le 16/08/2023
- Jeune cinéma, Critique par Nicole Gabriel, publié le 16/08/2023

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

LAV DIAZ

Une saisissante fresque visuelle, où deux flics philippins s'affrontent sous la dictature de Rodrigo Duterte.



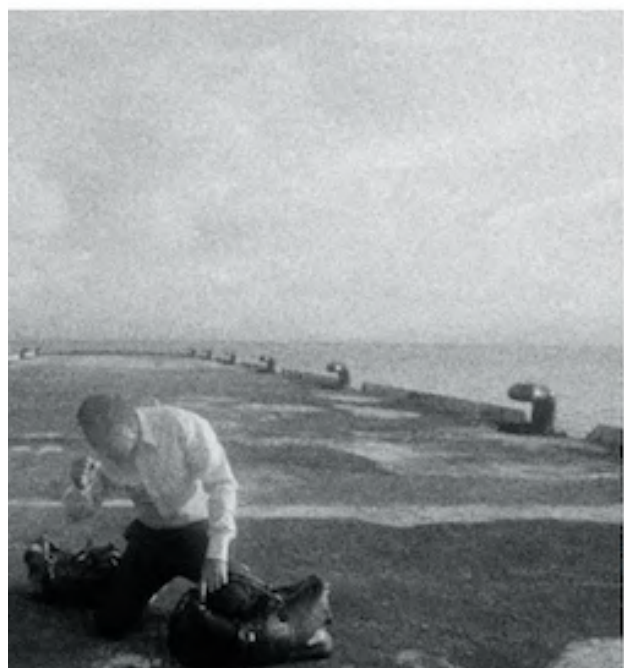
Lav Diaz a passé son enfance dans la jungle, où ses parents, instituteurs catholiques, éduquaient les populations indigènes du sud de l'archipel des Philippines. Seule distraction, en fin de semaine, dans la ville voisine, à deux heures de piste : le cinéma. Huit films par excursion ; c'était l'époque des doubles programmes. Pas étonnant que cette cinéphilie précoce ait infusé l'œuvre, à la fois austère et organique, du réalisateur philippin. Après la comédie musicale (*La Saison du diable*, 2018), puis la science-fiction (*Halte*, 2019), on reconnaît dans ce nouveau poème visuel au cahier des charges inchangé

(durée fleuve, noir et blanc, plans fixes) les codes du film noir.

Deux inspecteurs de police, le plus âgé ayant formé le plus jeune, s'y affrontent selon un triptyque bien connu des amateurs de polar : trahison, punition, rédemption. Sauf qu'on n'est pas à Chicago mais dans une dictature tropicale ravagée par la mousson et la corruption : les Philippines de Rodrigo Duterte, à la tête du pays de 2016 à 2022. Les dilemmes moraux des deux héros de fiction ont une base documentaire : les meurtres de milliers de Philippins innocents perpétrés par l'administration de l'ancien président dans le cadre légalement arbitraire d'une prétendue guerre contre la drogue intitulée « opération Tokhang ».

Le grain de la pellicule 16 mm confère aux images une dimension encore plus surnaturelle que dans les films précédents, tournés en 35 mm ou en Mini DV. La nuit et le jour se confondent. Les sources de lumière, halos incandescents, semblent consommer la pellicule, comme si le film orchestrait son propre effacement, à mesure que la vérité surgit et que les deux policiers marchent vers la mort. Cadré en plan large, le duel attendu déjoue tous les clichés. Un couteau. Des râles. Un sacrifice. Un père et son fils. Vagues et destins brisés. Comme deux épaves sur le sable mouillé.

— Jérémie Couston



QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

► 15 août 2023 - N°24451

CULTURE

Un flic contaminé par la violence de la dictature

Lav Diaz suit le personnage complexe d'un enquêteur sous la présidence de Rodrigo Duterte

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT



Ça commence dans une école de police, une vraie, en présence d'étudiants en criminologie. Le lieutenant Hermes Papauran (John Lloyd Cruz) raconte aux élèves l'un de ses faits d'armes, une histoire de disparition qui l'a hanté des années durant. Un jour, un couple qui avait gagné beaucoup d'argent aux courses hippiques s'est volatilisé sans plus donner de nouvelles, de même que le chauffeur de taxi qui les conduisait ce matin-là. On sait juste qu'une jeep leur avait barré le chemin. Le lieutenant a fini par retrouver le véhicule des agresseurs carbonisé dans un garage, conclut-il devant l'auditoire, qui l'applaudit comme un héros.

Ainsi s'ouvre *Quand les vagues se retirent*, du Philippin Lav Diaz, dévoilé à la Mostra de Venise en 2022, avec cette brillante leçon de l'enquêteur Papauran, réputé comme étant le plus doué des Philippines. Mais le cours suivant, lorsqu'il revient dans la classe, une phrase écrite sur le tableau le cueille en pleine face : « *Un policier qui bat sa femme.* » Démasqué, l'enquêteur reconnaît ses torts et annonce sa démission – d'une rapidité à faire pâlir les associations de lutte contre les violences conjugales. En deux scènes, le cinéaste philippin dévoile le personnage sombre et complexe qu'il s'apprête à suivre pendant trois heures.

Adeptes du noir et blanc

Né en 1958, également musicien, poète, auteur de nouvelles et de bandes dessinées, Lav Diaz fait

partie de ces cinéastes archivistes de la mémoire – tels Rithy Panh au Cambodge ou Wang Bing en Chine – multirécompensés : un Léopard d'or à Locarno avec *From What Is Before* (2014), un Ours d'argent à Berlin avec *A Lullaby to*

the Sorrowful Mystery (2016), un Lion d'or à Venise avec *The Woman Who Left* (2016). Dans ses films hors norme (une trentaine au total), dont certains avoisinent neuf ou onze heures, la politique se loge dans la longueur des plans, dans les dialogues connectés aux traumas du pays, dans la splendeur de la nature si souvent malmenée par les tempêtes et les éruptions. Adeptes du noir et blanc, le réalisateur esthète opte ici pour un ton grisé, poudré par le 16 mm.

Des marques affleurent sur le visage et le corps d'Hermes Papauran, atteint d'une curieuse maladie de la peau. Métaphore du trouble qui s'empare de cet homme à l'esprit torturé ? Il est capable d'une violence inouïe et semble contaminé par les horreurs commises sous la dictature du président Rodrigo Duterte (2016-2022) – ce qui donne lieu à des scènes archétypales de film noir. Au cœur de l'histoire, il y a ces meurtres sanglants commis sous le règne de Duterte au nom de la lutte contre les narcotrafiquants : les forces de l'ordre mettaient en scène les corps sans vie, gisant sur les trottoirs, que les photographes immortalisaient – Lav Diaz montre les clichés réalisés par le photoreporter philippin Raffy Lerma.

Le film mute en western démentiel lorsqu'un vieux pont corrompu de la police, Primo Macabantay, qu'Hermes avait fait « tomber » quelques années plus tôt, sort de prison et veut régler son compte au jeune lieutenant.

L'incandescent Ronnie Lazaro incarne un esprit fou, plongé dans la religion, cherchant à convertir les âmes perdues, se livrant à d'inquiétantes transes, dans des clairs-obscurs dont Lav Diaz a le secret. ■

CL. F.

Film philippin, français, portugais et danois de Lav Diaz. Avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Shamaine Centenera-Buencamino (3 h 07).

«Quand les vagues se retirent», habiles abysses

Le long métrage de Lav Diaz plonge deux policiers évoluant en parallèle dans la violence des Philippines de Rodrigo Duterte.

A mesure que son pays, à l'unisson de la planète, se jette en connaissance de cause dans les bras du fascisme, le cinéma épique du Philippin Lav Diaz se fait de plus en plus direct, cherchant à son propos et à sa forme une sorte d'état brut, d'ailleurs pas incompatible avec la pose ni la haute sophistication. Son dernier film, *Quand les vagues se retirent*, aborde frontalement, par une fiction sans ambages, les assassinats de masse aux dizaines de milliers de victimes perpétrés par la police et les milices sous le mandat du président Rodrigo Duterte sous prétexte de «guerre contre la drogue». Le lieutenant Hermes Papandan, beau salaud activement impliqué dans ces meurtres à grande échelle, s'y retrouve soudain en proie à la mauvaise conscience, sa culpabilité s'exprimant sous la forme cutanée d'un virulent psoriasis qui progresse à mesure que le film s'enfonce dans la noirceur. Son double et ancien mentor, Primo, qu'il a trahi et fait chuter dix ans plus tôt, sort quant à lui de prison, dans un état de délire messiani-

que avancé, bien décidé à se venger d'Hermes – le film sera leur lent parallèle, jusqu'au face-à-face fatal. Quittant ses précédents registres allégoriques ou historiques, Lav Diaz se cherche un réalisme de la dénonciation, qui va tout droit à la grimace, pour évoquer la déréliction complice, génocidaire qui affecte son pays. Tourné en 16 millimètres noir et blanc, en film noir contrasté et brumeux, *Quand les vagues se retirent* allie à la tragédie politique une beauté à la fois habituelle à qui connaît l'œuvre de son auteur, mais marquée cette fois-ci du sceau d'une mélancolie radicale, d'une nostalgie pour le cinéma et ses origines supposée faire contrepoint direct, comme la musique aux paroles, au mal radical que le scénario (le livret ? on est au bord de l'opéra) fouille du tranchant de ses lames. Bien sûr que les longs plans-scènes fixes continuent d'être cette façon intense qu'a Diaz de réinventer la narration et le déploiement de la complexité des personnages, bien sûr que les séquences de discussion

(celle avec le photjournaliste bien réel Raffy Lerma, ou celles, mélodramatiques, de la visite de Hermes à sa sœur affligée) font franchir sans cesse au propos le mur du son de la profondeur, mais on se surprend parfois à trouver que les noces de la politique et de l'esthétique chez le grand Lav Diaz empruntent des raccourcis hâtifs, sans doute dictés par l'urgence de la situation historique.

L.C.

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT de LAV DIAZ avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro... 3h 07.



John Lloyd Cruz joue un beau salaud impliqué dans des meurtres. EPICENTRE FILMS

Le Canard enchaîné

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

Quand les vagues se retirent

Que reste-t-il quand les vagues se retirent ? Ce qui était enfoui, bien sûr. Dans le cas du lieutenant Hermes Pappauran, star de la police de Manille, ce qui est caché, ce qui brûle, travaille en profondeur et détruit, c'est la culpabilité – celle de voir la violence de la société et des institutions philippines faire des milliers de morts. En quête de rédemption, il retourne dans la maison de son enfance, mais un homme dont il a brisé l'existence se dresse sur sa route.

Spécialiste des films-fleuves (celui-ci dure plus de trois heures), le réalisateur philippin Lav Diaz cultive sa singularité : narration lente, dialogues très travaillés, stylisation extrême, tournage en 16 mm. Déjà plusieurs fois récompensé à la Mostra de Venise, il signe là un film sombre et inoubliable. – **A.-S. M.**

“Quand les vagues se retirent”, un polar philippin à la magie noire obsédante

par Arnaud Ballet
Publié le 24 août 2023 à 9h00
Mis à jour le 24 août 2023 à 16h54



Lav Diaz signe un face-à-face à distance sous forme de longue errance dans un pays malade du crime.

Auteur d’une filmographie faite de gros blocs, Lav Diaz signe, avec *Quand les vagues se retirent*, un de ses films les plus courts. Trois heures au cours desquelles deux anciens amis, flics corrompus, vont tout faire pour se retrouver après une sombre et inachevée histoire vieille de trente ans. L’un, Hermes, s’est retranché sur une île, tandis que l’autre, Primo, emprisonné depuis, est aujourd’hui fraîchement libéré. S’engage alors une traque vengeresse entre deux types qui vont s’enfoncer peu à peu dans leur propre folie.

Lav Diaz fait se métamorphoser le thriller en une longue errance anxiogène, où l’on se pourchasse à distance entre les villes, les champs et les plages. Cette promenade dangereuse est baignée de sources vives de lumière, souvent de raies franches qui cisailent une nuit poussiéreuse et immobile. C’est une hypnose sous tension, une sorte d’hyper-nuit avec laquelle les êtres se débattent.

“Les corps déambulent, luttent, agonisent”

Au cours de la longue alternance de scènes qui constitue le film, nous suivons les deux antagonistes jusqu’à une séquence d’affrontement ultime, une variation shamanique, maritime et absurde de *Heat*. Une bien vaine comédie où les douleurs se libèrent. Ce regard désespéré, Lav Diaz le construit pierre après pierre. Ce n’est pas un cinéma du désespoir absolu mais celui d’une tristesse élaborée, amassée, solidifiée. Comme le cinéaste se refuse à découper les scènes et filme en lumière naturelle, il restitue le temps, les lieux, les êtres, les peaux et les folies dans leur plus pure nudité. C’est par-dessus qu’émerge alors une absurdité corporelle : les corps déambulent, luttent, agonisent, dans une théâtralité saisissante.

Les Inrockuptibles

Le territoire de l'île y est fascinant parce qu'il semble se rétrécir à mesure que le film progresse : les vagues s'en retirent peut-être véritablement, laissant une terre en friche (une île pour dire toutes celles des Philippines). De dos, l'ancien détenu la contemple, planté dans la nature du paysage. Sa peau malade lui dessine un trou béant dans le crâne, comme un vampire brûlé au soleil. En écho à cela, son adversaire se meut péniblement dans la pénombre moite d'une chambre d'hôtel, entouré de prostituées alanguies.

On cherche le sang dans la nuit

Cette quête de vengeance, si elle est librement inspirée du *Comte de Monte-Cristo* et rappelle les errances dostoïevskiennes, pourrait tout aussi bien se passer au fin fond de la Transylvanie, là où l'on cherche le sang dans la nuit. Entre les vagues et les potagers, les cris des coqs et les soleils fébriles, la magie noire qui se dégage du film en devient obsédante. Lav Diaz s'éloigne ici des catastrophes climatiques ou des révolutions avortées dont les Philippines sont le terrain pour en saisir une détresse plus intime. Derrière le crime qui gangrène le pays, c'est tout une mélancolie qui s'abat sur son peuple. Lancé sur le littoral, "*J'emmerde les Philippines*" devient un transcendant cri d'amour pour une patrie malade.

ENTRETIEN

« Quand les vagues se retirent » de Lav Diaz : « Mon but ultime est d'approcher au plus près de la vérité »

À l'occasion de la sortie en salles de son dernier long métrage, *Quand les vagues se retirent*, nous avons rencontré le réalisateur philippin Lav Diaz. Il évoque son métier mais surtout son pays, où la « culture de la peur » imprègne tous les pans de la société.

Publié le Mercredi 16 août 2023 - Pierre Barbancey



Le réalisateur philippin Lav Diaz.

AFP

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT, DE LAV DIAZ, PHILIPPINES-FRANCE-PORTUGAL-DANEMARK, 2022, 3 H 7

D'un côté, le lieutenant Hermes Papauran (John Lloyd Cruz), l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, se trouve dans un profond dilemme moral. Membre des forces de l'ordre, il est témoin de la campagne meurtrière antidrogue que mène son institution. Des atrocités qui le corrodent physiquement et spirituellement. De l'autre, il y a son ancien mentor, flic aussi, Primo Macabantay (Ronnie Lazaro), qu'il a fait mettre en prison. Le réalisateur philippin Lav Diaz tisse, dans son dernier film, une toile angoissante de confrontation morale et de rédemption sur fond de violence d'une société soumise aux dictatures. Ce long métrage, tourné en 16 mm, impose une vision terrible, presque étouffante, rehaussée par un noir et blanc granuleux et un montage subtil. Entre cinéma du réel et fiction, Lav Diaz transfigure le fascisme et le populisme qui rongent son pays.

Quelle est la genèse de votre film ?

À l'origine, je voulais faire un film de gangsters. Mais quand nous avons pu obtenir un début de financement, j'ai eu besoin d'affronter ce qui se passe aux Philippines. En 2016, Rodrigo Duterte a été élu président et a lancé sa guerre meurtrière contre la drogue. Beaucoup d'innocents sont devenus des victimes sans procédure régulière. Ce sont des exécutions judiciaires qu'il a autorisées par l'intermédiaire de sa police et de certaines milices. Des milliers de personnes sont mortes. Il y avait urgence à parler de tout ça. J'ai donc créé le personnage d'enquêteur de la police perturbé par ce qu'il fait et ce qu'il voit dans ce contexte. Le journaliste est un personnage réel : Rafael Lerma a été témoin de ce qui s'est passé quand la guerre contre la drogue a commencé. Il a capté tout le cauchemar. L'ampleur de ce qui se passait dans le pays a été mise en lumière par ses photos.

l'Humanité

Pourquoi était-il si important d'utiliser le genre du film noir ?

Le but ultime de mon cinéma est d'approcher au plus près de la vérité. Pour ce film, je disposais des photos de Rafael Lerma. J'ai utilisé ses propres mots. Chaque nuit, au tout début, il y avait 10 morts. Il a toutes les preuves là, dans ses photos. Il était important d'utiliser le genre du film noir. Mais je ne m'en suis pas tenu qu'à ça. Vous pouvez aussi voir dans le film des traces de western. J'aime ces genres au cinéma. Le protagoniste même du film est un grand enquêteur, tous les archétypes, même la structuration, ressemblent beaucoup à un western. À la fin, les deux personnages se retrouvent, et il y a une sorte de confrontation, comme un duel de western.

Vous faites beaucoup allusion à la « culture de la peur »....

Dans le passé, aux Philippines, nous avons eu Marcos. Pendant des années, c'était la loi martiale, la culture de la peur pour qu'il puisse contrôler le peuple. C'est une façon fasciste, populiste de contrôler la psyché de la population. Quand Duterte est arrivé au pouvoir, il a utilisé la même chose. Immédiatement, il y a eu des meurtres, il a mis ses ennemis en prison, il a attaqué les réseaux, les médias. La peur s'est installée. Il a dit qu'il allait tuer les gens qui consomment de la drogue, ceux qui la vendent. Tout le monde a été réduit au silence, c'est devenu une culture de la peur.

Vos personnages semblent vouloir sortir de leur condition mais n'y réussissent pas, et retombent dans un état similaire. Est-ce un cercle vicieux que rien ne peut briser ?

C'est le cercle de la vie. Même si nous travaillons pour sortir du borbier, de l'abîme de l'oppression, si la configuration reste la même, rien ne change. En 1986, aux Philippines, nous avons chassé le dictateur Marcos, et nous avons pensé que nous avions réussi. Nous avons appelé ça la révolution du peuple. Mais nous n'avons pas pris soin de cette prétendue démocratie. Puis Duterte est venu. Maintenant c'est son fils. Nous revenons à zéro. C'est un cercle vicieux, c'est comme si rien ne s'était passé, on en est toujours au même point.

Vos deux flics ne sont-ils pas les faces d'une même pièce ?

Dans le cas du lieutenant Hermes Papauran, il y a de l'espoir mais il est très contradictoire. Il ne peut pas décider parce qu'il aime aussi son institution, celle de la police, mais en même temps il sait que c'est faux. Il est moralement en conflit et ne peut agir de la bonne manière à cause de cette contradiction en lui-même. Cela se manifeste dans tout son être. Physiquement, il est en train de se décomposer, son âme se décompose parce qu'il connaît le problème, il est affecté et cela se manifeste dans son physique.

Ce n'est pas un combat entre le bien et le mal mais entre un bon mal et un mauvais mal ?

Oui, ils sont de la même veine. Primo est un exemple concret d'oppression. Vous pouvez l'appeler le mal, mais en même temps, vous pouvez voir qu'à la fin il a exprimé ce qui ne va pas dans notre société, il l'a dit, que nous sommes tous des criminels, complices de tous ces crimes dans ce pays de criminels. Ce qu'Hermes n'arrive pas à exprimer.

l'Humanité

De Marcos père à Marcos fils en passant par Duterte, les Philippines sont-elles vouées à subir de tels régimes ? N'est-ce pas l'essence de vos films : la quête de la liberté ?

Oui, nous continuons la lutte parce que c'est, ça doit être comme ça. Après Bongbong Marcos, le fils de Marcos, ce sera la fille de Duterte parce qu'elle est vice-présidente. Nous en sommes conscients, nous devons continuer à nous battre. Nous savons tout sur cette peur culturelle. Nous savons tout sur ces actes fascistes, nous connaissons tous les mouvements populistes. Mais nous agissons de manière responsable en éduquant notre peuple à travers la culture, un travail de mobilisation parmi les militants. À un moment donné, il y aura cette chose appelée rédemption ou libération. Ce n'est pas seulement une lutte philippine, c'est un combat pour l'humanité, partout dans le monde.

16 AOÛT | ★★ ★

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

Le Philippin Lav Diaz, adepte d'une mise en scène languide et du noir et blanc, suit l'itinéraire d'un flic abîmé dans un pays déboussolé. Captivant.

Ces 3 h 07 s'achèvent sur un cri du cœur du héros au bord de l'abîme : « *J'emmerde les Philippines, ce pays à la con qui abrite des criminels comme nous...* » Ce n'est pas vraiment spoiler que de révéler la part suicidaire d'une telle rage dans une « république » qui a vu se succéder à sa tête Rodrigo Duterte (incitant la population à tuer librement trafiquants de drogue et consommateurs) et, depuis un an, Ferdinand Marcos Jr., fils de l'ancien dictateur. Lav Diaz, dans un noir et blanc empruntant son expressivité granuleuse au cinéma des origines, raconte ici la crise morale d'un lieutenant de police. L'homme, fatigué des horreurs que l'État l'oblige à commettre pour combattre la criminalité, cherche une rédemption. Il voit surtout un psoriasis recouvrir sa peau, stigmate d'un karma salement amoiché. Dans le même temps, un homme tout juste sorti de prison part à sa recherche pour se venger. La mise en scène faussement languide du cinéaste philippin adepte des formats longs – *La femme qui est partie*, Lion d'or à Venise en 2016, flirtait avec les quatre heures –



cherche avant tout à capturer par la durée, les sens, voire la raison, le spectateur. Il arrive qu'au sein d'un cadre souvent fixe les corps restent en suspension ou au contraire, dansent, comme pour renvoyer une énergie confisquée. Il s'agit pour celles et ceux qui peuplent les films de Lav Diaz de refuser leur propre anéantissement. Des ombres assoiffées de lumière, refusant les ténèbres. ♦ TB

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ *Kinatay* (2009), *Itim* (1976), *Manille* (1975)

Kapag Wala Nang mga Alon • Pays Philippines, France, Danemark, Portugal
• De Lav Diaz • Avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Shamaine Centenera-Buencamino... • Durée 3h07

L'OBS

Quand les vagues se retirent

♥♥♥ *Drame policier philippin, par Lav Diaz, avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro (3h07).*

Dix ans plus tôt, Hermès était l'un des meilleurs policiers des Philippines. Mais face à une corruption systémique et une justice délétère, il a décidé de dénoncer son supérieur et mentor. Une fois sa peine purgée, celui-ci cherche à tout prix se venger de son ancien protégé. Un thriller (a)moral de plus de trois heures, filmé dans un noir et blanc sépulcral. Une dénonciation frontale des dérives meurtrières d'un pays fascisant, mis en scène de manière implacable par un des plus grands cinéastes contemporains. **X. L.**



LE CLUB DE MEDIAPART

"Quand les vagues se retirent" (Kapag Wala Nang Mga Alon) de Lav Diaz



Billet de blog

Le Club de Mediapart

Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux

Abonné·e de Mediapart

Billet de blog 10 août 2023

Aux Philippines, le lieutenant Hermes, considéré comme l'un des meilleurs enquêteurs du pays, ne peut plus supporter d'être témoin de la campagne policière meurtrière menée contre la drogue. Son corps se révolte en développant une psoriasis tandis que le policier qui lui a tout appris est bien décidé à se venger de lui à sa sortie de prison.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.

Sortie nationale (France) du 16 août 2023 : *Quand les vagues se retirent* de Lav Diaz

D'aucuns ont pu dire que l'univers cinématographique de Lav Diaz se développait souterrainement en rhizomes où chaque film lentement et sûrement prolonge l'univers d'un autre avec de multiples correspondances dans le rapport au temps, à la chronologie, au cadrage et une envie profonde de s'immiscer dans les genres au cinéma en se les réappropriant pleinement. Ainsi, ce polar s'inscrit dans une tradition nord américaine où un enquêteur en révélant des secrets dérangeants à la communauté, va devenir un élément gênant. Ici, derrière la violence endémique perpétrée par la police, c'est la réalité de la violence politique du président Duterte qui de 2016 à 2022 a lancé une campagne d'éradication du crime en donnant l'ordre d'assassiner et de mettre en scène les corps des suspects. La fiction chez Lav Diaz est ainsi éminemment documentaire bien que traversée par des références filmiques hollywoodiennes comme ce duel final tout droit issu d'un western mais avec un dénouement inattendu.

En Noir & Blanc et avec une caméra fixe, chaque scène s'impose sous la forme d'un plan-séquence d'une maîtrise parfaite dans le mouvement des interprètes dans le cadre de l'image. Filmé en caméra argentique 16 mm, l'image donne dès lors aux paysages comme aux personnages une évanescence fantomatique qui dépasse ainsi le cadre de l'image documentaire. Puisque la réalité sociale est si effroyable, une atmosphère fantastique semble indiquer une nouvelle voie d'appréhension du réel pour mieux s'y confronter. Il en découle par ces choix de mise en scène une entrée dans le film à chaque instant par l'aspect inédit des cadrages et de positionnement de la caméra.

Autour de l'affrontement de deux générations de policiers dans l'exercice de leurs violences, se profilent en arrière-plan la succession à la tête de l'État des bourreaux sans scrupules de Ferdinand Marcos (1965-1986) à Rodrigo Duterte (2016-2022).

Quand les vagues se retirent
Kapag Wala Nang Mga Alon



A VOIR

Les films du 9 et 16 août

Les recommandations de La Vie pour les sorties cinéma du mois d'août.

Par Frédéric Theobald, Bernard Génin et Françoise Ricard

Publié le 08/08/2023 à 15h35, mis à jour le 08/08/2023 à 15h39 • ⌚ Lecture 6 min.

Pour Lav Diaz, suivez le Norte !

Multirécompensé dans les grands festivals de cinéma (Toronto, Venise, Berlin), le Philippin Lav Diaz revient cet été sur les écrans français avec *Quand les vagues se retirent*, son dix-neuvième film (en compétition au festival de Locarno). L'occasion de (re)découvrir un artiste méconnu, qui puise aussi bien du côté de Dostoïevski (*Norte, la fin de l'histoire*) ou de Tolstoï (*La femme qui est partie*) que de la culture populaire ou du cinéma d'auteur européen, et dont l'œuvre dépasse largement la condition de l'individu philippin ou la question postcoloniale.

Telle une boussole dans l'œuvre foisonnante du « père idéologique du nouveau cinéma philippin », *Norte, la fin de l'histoire*, premier film de Lav Diaz distribué en France, reste un repère. Parce que sa durée, 4 h 10 « seulement », rend possible une exploitation en salle – les productions du cinéaste pouvant aller jusqu'à 6, 9 ou même 11 heures ; parce que son sujet – un étudiant rongé par sa soif d'idéal assassine l'usurière qui tyrannise son quartier –, inspiré par *Crime et châtiment*, est universel ; enfin parce qu'il est l'un des rares films de Diaz disponible en DVD. C'était en 2015. Depuis, le public français a pu découvrir *La femme qui est partie* (Lion d'Or à Venise en 2016) ou le stupéfiant *Halte*, un conte de science-fiction dans une Asie du Sud-Est où le soleil ne se lève plus depuis trois ans à cause d'éruptions volcaniques. C'est dire à quel point Lav Diaz, né en 1958, s'attaque à des sujets très divers dans une démarche politique au sens large, profondément humaine, dédiée à la marge, aux paysans expropriés, aux femmes violentées, aux résistants, notamment sous la loi martiale imposée par Ferdinand Marcos jusqu'en 1986.



Si ces rappels historiques peuvent aider à comprendre certaines thématiques de son cinéma, ils ne sont en rien indispensables pour y entrer. Car une double lecture est toujours possible : ainsi dans *Norte, Fabian*, l'étudiant qui rêve de changer le monde, quitte à recourir à la violence, peut être vu comme un nihiliste désespéré ou comme une allégorie du fascisme, à l'heure où Marcos s'apprêtait à prendre le pouvoir. Comme le disait alors Lav Diaz, « *certains spectateurs reconnaîtront Marcos, d'autres non. Cela dépend de qui vous êtes* ». Sans juger ses personnages, Lav Diaz ne fait que proposer sa vision. Le lieutenant Papauran, héros de *Quand les vagues se retirent* (en salles 16 août, 3h10), est lui aussi la proie d'un dilemme moral. Enrôlé dans la meurtrière campagne antidrogue menée de 2016 à 2022 par le président Duterte, il développe une maladie de peau, comme une résistance physiologique au mal. Son affrontement avec un ancien détenu est un sommet, un plan séquence sidérant, mouillé d'un noir et blanc « sale » et scintillant à la fois. S'aventurant dans le film noir, Lav Diaz signe un polar bergmanien traversé par une fureur tarantinesque. Implacable. F.R.

La Vie aime beaucoup

Polar politique, existentiel et hypnotique

ELISE PADOVANI

Après 18 films primés dans les festivals internationaux, le réalisateur philippin Lav Diaz revient avec un film d'une grande force formelle : *Quand les vagues se retirent*
Polar politique, existentiel et hypnotique

Après 18 films primés dans les festivals internationaux, le réalisateur philippin Lav Diaz revient avec un film d'une grande force formelle : *Quand les vagues se retirent*

Plutôt court avec ses 3h07, le réalisateur étant coutumier de films fleuves, *Quand les vagues se retirent*, tourné en 16mm, en noir et blanc, nous plonge dans la réalité de la société philippine soumise aux dérives des régimes dictatoriaux successifs.

Le lieutenant Hermes Papauran (**John Lloyd Cruz**), le meilleur enquêteur du pays, instruit les nouvelles recrues, à l'école de Police. Associé aux massacres perpétrés sous l'impulsion du Président populiste Rodrigo Duterte, en lutte contre la drogue et les pauvres, Hermès est devenu brutal, désenchanté, violent.

Une image a fait basculer sa conscience : la photo prise par un de ses amis journalistes -et aussitôt diffusée dans le monde entier, d'une mère qui tient dans les bras, son fils assassiné. Une Pietà universelle qui désormais le hante.

Le malaise du lieutenant se

matérialise par un psoriasis géant, métaphore de la lèpre qui ronge le monde. Mis en congé maladie, il retourne chez lui, près d'une sœur diabétique qui ne lui pardonne pas de servir un pouvoir fascisant. Parallèlement, le Brigadier Primo Macabanty (**Ronnie Lazaro**), autrefois enquêteur de talent, policier instructeur lui aussi, professeur et ami d'Hermès, sort de prison grâce à ses amis mafieux. Il y a passé 10 ans pour corruption, suite à la dénonciation d'Hermès. Il en sort transformé en prédicateur fou, ivre de vengeance.

Film noir, avec des gris

Deux damnés, frères ennemis incarnant un système mortifère qui tue et les tue, porteurs d'une culture de la lâcheté et du meurtre, cautionnant un monde où Dieu a disparu et où aucun enquêteur ne pourra jamais le retrouver... thèmes classiques du film noir que le réalisateur utilise dans une narration linéaire, pour mieux la subvertir. Primo et Hermès racontent, dansent sans musique et sans joie, contorsions de pantins monstrueux. Avec un prodigieux sens du rythme, le slow cinéma de Diaz, avec ses plans fixes et minimalistes sublimement cadrés, nous embarque dans le ressac de la fiction. Le réalisateur suit par alternance les tourments de ces deux hommes jusqu'à leur affrontement inévitable. Climax final, au bout du port, sur un

fond uniment noir, Hermès et Primo, éclairés comme au théâtre. Et le cri conclusif jaillissant de la nuit : *J'emmerde les Philippines !*

Lav Diaz dit que le noir et blanc est pour lui lié à la notion de souvenir. Celui des premiers films du cinéma, celui des souffrances du peuple philippin, de Marcos père à Marcos Junior en passant par Duterte. Travail sur une lumière jamais esthétisante qui devient substance, fait vibrer les feuillages et les palmes de la jungle tropicale, transforme leur texture en gravures pointillistes, sature les vagues et le sable d'une clarté éblouissante, s'éclipse dans les ombres de ruelles sordides où tapinent les jeunes prostituées sous de chiches éclairages publics. Gris tantôt charbonneux, presque sales, tantôt floutés dans une infinie douceur. Tantôt granuleux, comme corrodés à l'acide à l'unisson de l'âme des protagonistes.

Photographe, journaliste, auteur de BD, scénariste, musicien, biberonné au cinéma et roman populaires, le réalisateur Lav Diaz nourrit sa pratique cinématographique de toutes ces approches pour nous offrir des œuvres uniques, à découvrir absolument.

ELISE PADOVANI

Quand les vagues se retirent, sortie le 16 août ■

CAHIERS DU CINEMA

Quand les vagues se retirent

de Lav Diaz

Philippines, Danemark, France, Portugal.

Avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro,

Shamaine Buencamino. 3h07. Sortie le 16 août.

Derrière le discours d'Hermes (John Lloyd Cruz) en ouverture, cours de méthodologie très carré à destination des jeunes policiers, sa corruption émerge sous la forme d'un violent psoriasis. Derrière celui de Primo (Ronnie Lazaro), chapelet de sermons irrationnels et de baptêmes apocryphes à la sauvette, ne gît que la violence et le désir de mort. Or les deux semblent imprimer au pays tout entier le signe de leur rivalité. Hermes est le disciple, Primo le maître ripou que le premier avait mis en prison, avant qu'une corruption à plus grande échelle ne mène à sa libération anticipée, donnant au film son récit de vengeance. Lav Diaz, grâce à un travail de répétition et de dilatation des scènes, parvient à faire émerger de ce « tous pourris » une sinistre forme d'humour (les très longs numéros de danse que l'on devine réminiscences chez les deux hommes d'un ancien rituel de torture) et un pessimisme lyrique désespéré : la sœur d'Hermes (Shamaine Buencamino) balayant sans relâche le sable d'un balcon face à la plage, Primo agitant contre le ciel et le soleil le couteau vengeur qu'il vient de faire fabriquer. Mais c'est surtout dans la façon dont le Philippin filme les lieux que *Quand les*

vagues se retirent trouve ses plus beaux moments. Rues dévastées que Diaz, frôlant l'esthétisme avec un 16 mm au noir et blanc trop intense, contemple dans un mélange de douleur, de dégoût et de commisération. Prostituées, commerçants ou zonards, tous sont victimes du bavardage constant des protagonistes et d'une violence autodestructrice (« *Fuck this country!* »). Cette troupe de personnages secondaires peuple les rues de pauvres âmes, portant le film à une forme rare de sensibilité, aussi patibulaire qu'humaniste, des faubourgs.

Fernando Ganzo

TROISCOULEURS



QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

SORTIE LE 16 AOÛT

Lav Diaz (*La Saison du diable*, 2018) porte un regard noir et désespéré sur l'essor des violences fascistes aux Philippines avec ce thriller blafard et vénéneux dans lequel deux anciens flics, sombrant peu à peu dans la folie, cherchent à s'entretuer.

D'un côté : Hermes, un enquêteur ultraviolent retransché sur l'île de son enfance après avoir été mis au ban des forces de l'ordre à cause d'une santé déclinante. De l'autre : Primo, un ripou dégénéré tout juste sorti de prison qui, sujet à des crises de démence, humilie et agresse quiconque aurait la malchance de croiser son chemin. Deux antagonistes et anciens coéquipiers auxquels le film accorde, par le recours au montage alterné, autant de place dans le récit, avant une ultime confrontation à l'issue de laquelle le sang finira par couler. Le schéma est bien

connu des cinéphiles amateurs de thrillers policiers et mafieux, mais dans les mains du cinéaste philippin, lauréat du Lion d'or en 2016 pour *La Femme qui est partie*, cette ossature familière accouche d'un film délirant bien plus proche du cinéma ténébreux et sibyllin de F. J. Ossang que d'un face-à-face opératique signé Michael Mann. Dans un noir et blanc très contrasté dans lequel la mer s'apparente à du mazout et la fumée des égouts à des nuages de vapeurs toxiques, les corps dansent et se contorsionnent, bouffis par la haine ou déformés par la maladie. Fidèle à lui-même, Lav Diaz signe un film qui parvient à envoûter en bout de course, à la tombée de la nuit.

Quand les vagues se retirent de Lav Diaz, Epicentre Film (3h 07), sortie le 16 août



CORENTIN LÉ

Un film délirant proche du cinéma ténébreux et sibyllin de F. J. Ossang.

TROISCOULEURS

Vu à Venise 2022 : “When the Waves are Gone” de Lav Diaz

Corentin Lê | 2022-09-06

Hors compétition, Lav Diaz porte un regard noir et désespéré sur l’essor des violences fascistes aux Philippines dans “When the Waves are Gone”, thriller blafard et vénéneux où deux anciens flics, sombrant peu à peu dans la folie, cherchent à s’entretuer.

D’un côté : Hermes, un enquêteur ultraviolent retranché sur l’île de son enfance après avoir été mis au ban des forces de l’ordre à cause d’une santé déclinante. De l’autre : Primo, un ripou dégénéré tout juste de sorti de prison qui, sujet à des crises de démence, humilie et agresse quiconque aurait la malchance de croiser son chemin. Deux antagonistes et anciens coéquipiers auxquels le film accorde, par le recours au montage alterné, autant de place dans le récit, avant une ultime confrontation à l’issue de laquelle le sang finira par couler.

CRITIQUE : « HALTE » DE LAV DIAZ

[Lire l'article](#)

Le schéma est bien connu des cinéphiles amateurs de *thrillers* policiers et mafieux, mais dans les mains du cinéaste philippin, lauréat du Lion d’or en 2016 pour *La Femme qui est partie*, cette ossature familière accouche d’un film déliquescent bien plus proche du cinéma ténébreux et sibyllin de F.J. Ossang que d’un face-à-face opératique signé Michael Mann. Dans un noir et blanc très contrasté où la mer s’apparente à du mazout et la fumée des égouts à des nuages de vapeurs toxiques, les corps dansent et se contorsionnent, bouffis par la haine ou déformés par la maladie. Fidèle à lui-même, Lav Diaz signe un film qui, en dépit d’un trait aride, parvient à envoûter en bout de course, à la tombée de la nuit.

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

Lav Diaz

↓ Nerissa (Shamaine Buencamino) et Hermes Papauran (John Lloyd Cruz).

16/08

Sorties



REPÉRAGES

D

ans la mythologie grecque, Hermès est le messager des Dieux, et en particulier du tout-puissant Zeus. Il est aussi connu pour être le gardien des routes et des carrefours, ainsi que celui qui mène

les humains au plus profond des Enfers. Dans le nouveau film de Lav Diaz, Hermes Papauran est un enquêteur revenu justement de ces limbes. Témoin et acteur des exactions de la police à laquelle il appartient, forces de l'ordre qui sont les bras armés et aveugles d'un pouvoir autocrate, il a choisi de prendre ses distances. En particulier avec son supérieur qu'il a réussi à envoyer en prison. À la libération de ce dernier, dix ans plus tard, Hermes fuit le désir vengeur de son ex-mentor. Durant cette décennie, sa peau s'est entièrement recouverte d'un psoriasis purulent, métaphore de la corruption dont il fut autrefois le complice. À partir de ce duo parricide, tarabudé par la folie religieuse pour le vieux flic et la maladie corrosive pour son fils putatif, Lav Diaz signe un vertigineux film noir, thriller métaphysique en forme de parabole sur la rédemption impossible et le pardon refusé. Avec en arrière-fond, et de manière explicite à travers une intrigue secondaire liée à un photographe persécuté par les autorités, la dénonciation frontale d'une société putride. Et plus

particulièrement de son président. Peu de cinéastes philippins ont eu à ce jour le courage d'affronter de manière directe la folie judiciaire et hégémonique de Ferdinand Marcos Jr. Cette fresque de trois heures, symbolique et politique, est portée une fois encore par la beauté crépusculaire de la mise en scène de l'un des plus grands cinéastes en activité. Son travail sur le plan fixe, la composition architecturale et narrative du cadre, l'élaboration d'une lumière symbolique où s'affrontent noir profond, blanc tranché et gamme infinie de variations de gris, forment sur l'écran des images d'une puissance incroyable. À nous de descendre, à la suite de l'auteur de *NORTE, LA FIN DE L'HISTOIRE*²⁰¹³ et de *LA FEMME QUI EST PARTIE*²⁰¹⁶, dans les profondeurs asphyxiantes de l'âme humaine, tiraillée entre perversité et soif d'innocence retrouvée. L'implacable mécanique du récit, comme celle du montage, nous tient en haleine jusqu'à un affrontement final qui greffe au polar une essence de western désespéré. Un film tout en épure, qui tutoie le hiératique païen pour dire la putréfaction de l'être humain. ● XAVIER LEHERPEUR

KAPAG WALANG MGA ALON PHIL/FR/PORT/DAN

Scénario Lav Diaz
Photographie Larry Marida
Montage Lav Diaz
Son Hugo Leitão
Avec John Lloyd Cruz et Ronnie Lazaro
Format N&B • 187 • 1.67

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture



Au cœur des Philippines

Lav Diaz, avec *Quand les vagues se retirent*, nous plonge dans une campagne anti drogue ultra-violente aux Philippines, posant de graves questions morales. Un chef-d'œuvre.

PAR JEAN-NOËL ORENGO

Comme chez Apichatpong Weerasethakul, il y a parfois dans les propos de Lav Diaz une dimension tellement compatible avec l'Occident contemporain et ses roucoulades progressistes contre tel ou tel populisme, que cela devient lassant. Mais chaque fois qu'ils me laissent une telle impression, ils me démontrent également qu'en dépit des réseaux sociaux, la mondialisation des esprits et des idées ne fonctionne pas encore complètement. Ce qui chez nous est hypocrite, là-bas est un acte courageux pouvant entraîner de sérieux problèmes. Moins qu'en Chine populaire, il est vrai, mais il n'empêche : en dénonçant nommément Rodrigo Duterte, l'ancien président des Philippines toujours très populaire, via ses deux personnages de flics « à l'extrême fin de leur aventure » comme dirait Céline, Lav Diaz se met en péril. Tout d'abord, il faut être précis : *Quand les vagues se retirent* est un chef-d'œuvre. Un noir et blanc scintillant, poudreux, argenté, comme sous l'effet d'une pixellisation contrôlée pour produire ce grain à l'écran. Tout de suite, on est dans une œuvre où le réel se lit du point de vue du cinéma et de ses prestiges. On pourrait certes convoquer l'attirail habituel de la cinéphilie concernant le polar, le western, mais ça n'aurait pas grand intérêt au fond. Moi, ça ne me rappelle rien sinon les nuits aux Philippines, et ce mélange dans les rues de police officielle et officieuse, avec des



QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

de Lav Diaz, avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Epicentre, sortie le 16 août

types portant le masque à tête de mort de *Call of Duty*, et qu'on voyait patrouiller en 2017-2018 à Davao, Manille ou Angeles à la recherche de dealers et de camés vrais ou faux pour les abattre. C'était l'époque de la guerre contre la drogue déclarée par le président Duterte, et qui constitue la matière de cette nouvelle production de Diaz. Donc, deux flics. L'un, Hermes, la quarantaine, est considéré comme le meilleur enquêteur du pays et il enseigne à l'école de police. Cocu, flingueur et pétri de souffrances morales, il est en pleine déréliction. L'autre, Supremo, est son ancien maître. Il sort de taule. Jadis, il a été lui aussi le meilleur des flics. Dans une scène où il est allongé, entouré de quatre prostituées, il se raconte à la troisième personne du singulier. Après avoir assisté à un massacre, il est tombé dans le kidnapping, la corruption, le crime. Hermes l'a découvert et dénoncé. Il est revenu pour se venger de son disciple. Voilà. Autour, il y a des personnages tout sauf secondaires : une sœur, un couteur, des prostituées, un grand nombre de prostituées. Il y a des plans fixant les danses pathologiques de Supremo torse nu dans sa piaule. Il y a le psoriasis géant rongant le corps et le visage d'Hermes. Il y a la violence et la culpabilité de ces deux officiers. Il y a les Philippines et ses pluies entre deux typhons. Il y a cette sensation d'égouttement différente mais aussi précieuse que chez Tarkovski. Il y a l'évangélisme de Supremo, baptisant autant qu'il peut des êtres apeurés par son attitude. Et il y a l'ambiguïté. Alors, on s'aperçoit que Diaz capture un flux, celui de la folie des hommes, lucides d'être emportés par elle et incapables de lui résister.

Quand les vagues se retirent (Kapag wala nang mga alon)

de Lav Diaz

Chaque film de Lav Diaz est une expérience et le dernier ne déroge pas à la règle. Ce thriller policier et politique, rugueux jusqu'au traitement de son habituel noir et blanc, déroule ses plans séquences avec maestria. Captivant.



★★★ Envers et contre tout – et avant toute chose contre, un pouvoir qui piétine allègrement les droits humains les plus élémentaires –, Lav Diaz continue de filmer. Après son Lion d'or à Venise pour *La Femme qui est partie*, il poursuit son analyse des failles de la société philippine avec ce thriller resserré – trois heures seulement, contre au moins quatre pour ses derniers films – qui s'en prend ouvertement à une police corrompue en mettant face à face deux flics aussi fous l'un que l'autre, qui cherchent une forme de vaine rédemption, pour l'un dans la religion, pour l'autre dans le retour à son pays natal. Mais le mal est là. Un drame cru, amer, qui ne laisse aucun espace à l'espoir. Le cinéaste, habitué à glisser sa caméra numérique clandestinement dans les quartiers populaires de Manille, tourne cette fois en pellicule, ce qui explique peut-être la durée relativement courte de ce long métrage et confère au propos pourtant très contemporain un caractère atemporel, dans des séquences parfois hypnotiques. Car, malgré la violence et l'âpreté du propos, *Quand les vagues se retirent* est d'une indéniable beauté : de celles qui vous font justement perdre toute notion du temps. La fin arrive presque trop vite, mais le scénario est, lui, aussi expurgé de tout gras. Ce thriller est un brûlot politique, certes, ponctué de dialogues sans équivoque – un journaliste parle d'"holocauste" à propos des meurtres de présumés dealers (secrètement perpétrés par la police). Mais c'est d'abord un drame envoûtant, porté par deux acteurs magistraux : John Lloyd Cruz dans le rôle du jeune inspecteur torturé et le vétéran Ronnie Lazaro dans celui, tartuffien, du revenant obsédé par la vengeance. **_M.Q.**

THRILLER POLICIER
Adultes / Adolescents

♦ GÉNÉRIQUE

Avec : John Lloyd Cruz (Hermès Papauran), Ronnie Lazaro (Primo Macabantay), Shamaine Centenera-Buencamino (Nerissa Papauran), Dms Boongaling (Raffy Lerma), Danilo Ledesma (le SDF), Aryanne Gollena (Vendor), Roel Laguerta (Lalaki), Neil Alvin Delas Alas (Esperidion Tamano), Ronaliza Jintalan (Ricarda Lim), Trinidad Alim (Nanay), Jay-R Escandor (Manghuhulma), Wilmer De Jesus (Jaxzee), Berhel Jolo (Kwazi), Andy Jolo (Reyameh).

Scénario : Lav Diaz **Images :** Larry Manda **Montage :** Lav Diaz
1^{er} assistant réal. : Hazel Orencio **Son :** Hugo Leitão **Décor :** Reyson Joson **Costumes :** Ahmed Maulana **Dir. artistique :** Allen Alzola et Nuno Afra **Maquillage :** Abby Lagarico **Production :** EpicMedia **Coproduction :** Films Boutique, Rosa Filmes et Snowglobe **Producteurs :** Bianca Balbuena et Bradley Liew **Producteurs exécutifs :** Jeremiah Oh et Kang Xin Ying **Coproducteurs :** Jean-Christophe Simon, Joaquim Sapinho, Marta Alves, Mekkel Jersin, Katrin Pors et Eva Jakobsen **Productrices associées :** Annecy Marie Bautista, Stelle Laguda et Patti Lapus **Dir. de production :** Hazel Orencio **Distributeur :** Épicentre Films.

187 minutes. Philippines - France - Portugal - Danemark, 2022. Sortie France : 16 août 2023

♦ RÉSUMÉ

Hermès, inspecteur de police réputé, également professeur de criminologie auprès des nouvelles recrues, découvre que sa femme le trompe et tabasse violemment l'amant de cette dernière. Un dealer est tué. Cet assassinat vient prolonger une longue série. Cet événement est relaté à Hermès par Raffy, un photographe. Mis à pied pour avoir battu son collègue, Hermès doit aussi quitter le domicile familial.

SUITE... L'ancien enquêteur corrompu Primo Macabantay, ayant bénéficié de la grâce présidentielle, sort de prison. Il est fermement décidé à se venger d'Hermès, responsable de sa chute. Il discute avec son boss mafieux et se réfugie dans un port. Il invite chez lui de jeunes prostituées et tue accidentellement l'une d'elles, qu'il venait de baptiser. Il embaume le corps, le cache, puis essaie de contacter Hermès. Celui-ci, affecté par une maladie de peau, s'est réfugié à la campagne, chez sa sœur, Nerissa, qui ne se montre tout d'abord pas ravie de le voir, puis dans leur ancienne maison de famille sur la plage. Nerissa s'occupe de lui. Hermès contacte Raffy, qui raconte que le pouvoir essaie de le discréditer. Primo arrive chez Nerissa, la séquestre et la ligote. Pendant ce temps, Hermès est parti le retrouver dans la cité portuaire. De là-bas, il appelle Primo, et découvre qu'il a abattu Nerissa. Quand ils se retrouvent, Primo tue Hermès avec son couteau de chasse, puis se suicide.

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT (Kapag wala nang mga alon) (2022 – 3h07)

Portugal, France, Danemark, Philippines. Noir et blanc. De Lav Diaz. Avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Shamaine Buencamino, Dms Boongaling, Danilo Ledesma, Aryanne Gollena.

● **Drame** : Le lieutenant Hermes Papauran, l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, se trouve dans un profond dilemme moral. En tant que membre des forces de l'ordre, il est le témoin privilégié de la campagne meurtrière anti-drogue que son institution mène avec dévouement. Les atrocités corrodent Hermes physiquement et spirituellement, lui causant une grave maladie de peau qui résulte de l'anxiété et de la culpabilité. Pour guérir, il devra affronter ses propres démons.

● Après s'être essayé à la comédie musicale et à la science-fiction, Lav Diaz présente **Quand les vagues se retirent**, un film noir. Pour le cinéaste, le genre est un outil de narration. « Je me considère comme un raconteur d'histoires, comme un chroniqueur, voire un simple témoin. Ma démarche d'écriture s'apparente à celle d'un romancier ou d'un poète. J'aime la grande narration, les dialogues qui ressemblent à des discours, les personnages très fouillés. Ce goût transparaît très nettement dans mon travail. Pour choisir le chemin formel d'un film, je me laisse guider par une forme de fluidité », explique le réalisateur philippin.

Luminor Hôtel de Ville 4* (vo) – **Reffet Médicis 5*** (vo) – **Saint-Denis 93** (vo)

16

Août
2023

Lav Diaz – « Quand les vagues se retirent »

Par Michaël Delavaud

Dans Cinéma, Nouveautés salles

Par : Lav Diaz Titre : *Quand les vagues se retirent* Année : 16 août 2023

🔪 Cinéma philippin, Folie, Vengeance, violences policières

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Quand les vagues se retirent, nouveau long métrage de Lav Diaz, semble accentuer encore un peu plus l'état de colère d'un cinéaste pour lequel l'état politique de son pays, renouant avec une nostalgie inquiétante avec l'idéologie de la dictature de Ferdinand Marcos (jusqu'à élire démocratiquement son fils à la tête de l'Etat) conditionne puissamment les récits et les éléments symboliques qui les constituent, de même que les moments de stase d'une mise en scène passant son temps à réitérer les mêmes situations dans les mêmes endroits, faisant des films des univers clos sur les bords desquels les personnages ne feraient que se cogner sans véritable espoir d'en sortir, que ce soit narrativement ou spatialement. La ville dans laquelle erre, hagarde et vengeresse, l'ancienne prisonnière voulant régler ses comptes avec l'homme pour lequel elle a gâché sa vie dans *La Femme qui est partie* (2016), ou la jungle obstruant le cadre dans laquelle se perdent les personnages féminins à la recherche du compagnon révolutionnaire de l'une d'elles dans *Lullaby to the Sorrowful Mystery* (2016) créaient tout autant un rapport au temps particulier qu'une forme d'oppression graphique très caractéristiques du cinéma de Diaz.



Hermes, un personnage allégorique (S. Buencamino ; J. L. Cruz) (©Epicentre Films)

Pour cette nouvelle œuvre, Hermes Papauran (John Lloyd Cruz, acteur-fétiche de Lav Diaz), instructeur de l'école de police d'une petite ville éloignée de Manille, comme mis au ban de la vie tumultueuse de la capitale, rôde nuitamment pour résoudre de façon clandestine et violente quelques affaires nébuleuses, résolutions sans lesquelles il ne peut rentrer chez lui. Dans le même temps, un ancien policier, Primo Macabantay (Ronnie Lazaro), instructeur d'Hermes que ce dernier a fait engeôler pour cause de violences policières, est sorti de prison et, devenu fou et assassin, cherche à se venger de son disciple. Et *Quand les vagues se retirent* de raconter les deux trajectoires de ces personnages perdus, aliénés par leur métier, censés faire appliquer la loi mais poussés aux débordements par la corruption d'un système autoritaire.

Avec ce film presque pamphlétaire, assez court au regard de son cinéma misant sur la lenteur contemplative et la dilatation temporelle (le film dure un tout petit peu plus de trois heures), Lav Diaz ne semble filmer que la déréliction de son pays par le biais des exemples de deux représentants de l'ordre dont les actes moralement répréhensibles et encouragés par le système politique dont ils ne sont que les agents ne sont justement que les signes d'un désordre anarchique symptomatique d'un pouvoir totalitaire. De ce point de vue, Hermes et Primo ressemblent de près ou de loin à des allégories du chaos.



Primo, fou de Dieu (R. Lazaro) (©Epicentre Films)

En ce qui concerne l'inquiétant personnage qu'est Primo, cette dérégulation se perçoit par son aliénation ; phagocyté par une brutalité inhérente à l'exercice de sa fonction et encore renforcée par son long séjour en prison (on pourrait presque le considérer comme un double masculin et dégénéré du personnage d'Horacia/Renata de *La Femme qui est partie*), l'ancien policier est devenu un fou dangereux, tuant de façon automatique et déraisonnée, cherchant à se dédouaner de ses péchés en invoquant une morale religieuse intégriste vide de sens et d'honnêteté, dansant de façon frénétique et ressassant sans cesse une rancœur motrice de sa vengeance. Il est le produit du système qui l'a modelé et face auquel il a perdu tout recul. Les mêmes violences ne touchent pas Hermes de la même façon ; se sentant coupable de ce qu'il est devenu et s'exilant chez sa sœur Nerissa (Shamaine Buencamino) qu'il avait abandonnée et qui lui rappelle sans cesse la brutalité du régime policier qu'il a servi avant de désertir, cet homme miné par le remords se désagrège moins moralement que physiquement, la maladie de peau qu'il contracte s'avérant une sorte de résurgence repoussante de ses actes passés (il serait, lui, un double du personnage de Karyo, atteint d'une maladie des poumons s'aggravant au fur et à mesure que la violence de la révolution philippine s'intensifie dans *Lullaby to the Sorrowful Mystery*). Défiguré par un psoriasis qui le fait ressembler à un lépreux (à la mise au ban géographique de la petite ville puis de l'exil rural chez Nerissa s'ajoute un isolement dû au rejet qu'il inspire à ceux qu'il croise), Hermes semble subir une sorte de châtement que l'affrontement avec Primo pourrait contrer ou parachever.

Les deux personnages principaux, empreints d'une forme étrange de mysticisme, forment les deux visages d'un même corps policier vérolé : celui, négatif, de la vengeance aveugle faisant de la brutalité de son pays, qu'il servit avec zèle, une forme de normalité aliénée ; celui, positif, du pénitent cherchant à s'absoudre d'une façon ou d'une autre. Cette distinction entre les deux protagonistes est cependant certainement trompeuse sur la façon qu'à Lav Diaz de les considérer : chacun d'entre eux est le reflet de l'autre, Primo (« le premier » au sens strict) ayant formé l'autre avant qu'il ne se fasse dénoncer et que le disciple, à terme, suive son exemple dans la violence. Les deux hommes, inscrits et enfermés dans les espaces qu'ils habitent et dont ils cherchent en vain à sortir, forment un tout allégorique représentatif de l'inconfort idéologique dans lequel se trouve la nation philippine, entre souhait de renouer avec la violence passée et volonté de s'émanciper de son terrible joug.



L'exercice de la violence (©Epicentre Films)

En orchestrant l'affrontement de ces deux réactions (nous serions tentés de dire « de ces deux idéologies ») face à la monstruosité dont ils sont acteurs et victimes, en organisant la collision des deux trajectoires, *Quand les vagues se retirent* ne fait rien de moins que de rendre plus frontal encore le regard déjà cinglant de Lav Diaz à l'encontre de son pays. Il avait déjà condamné les dérives des Philippines de Rodrigo Duterte et, de façon plus globale, l'injustice des hommes (qu'ils soient puissants ou non) dans ses films précédents ; il semble ici entériner le constat tragique d'une nation en perdition. Œuvre amère, contemplative mais fulgurante à l'échelle de la filmographie de Diaz, d'une grande beauté graphique, misant sur l'attente autant que sur la violence nécessaire qu'elle prépare (la structure du film est finalement presque westernienne, ce que confirme son final), *Quand les vagues se retirent* s'avère un cri de colère et de désespoir sortant du cœur endolori d'un cinéaste profondément désabusé. « *J'emmerde les Philippines !* », hurle l'un des personnages lors d'un moment capital du long métrage ; Lav Diaz pourrait faire sienne cette violente invective tant son film ressemble à un bras d'honneur fait à ce que représentent l'idéologie totalitaire de Ferdinand Marcos Jr. et son potentiel destructeur.

16

Août
2023

Entretien avec Lav Diaz : « Faire du cinéma est une façon de disserter sur la vie »

Par Michaël Delavaud

Dans Cinéma, Entretiens

Par : Lav Diaz Titre : *Quand les vagues se retirent* Année : 16 août 2023

📌 Cinéma philippin, entretien, interview

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

A l'occasion de la sortie de *Quand les vagues se retirent*, nous nous sommes entretenus (par mail) avec le réalisateur Lav Diaz, devenu au fil des années une sorte d'icône du cinéma d'auteur dans le monde entier. Une façon de tenter d'approcher sa conception si particulière et radicale du Septième Art et de la création.



Lav Diaz

Votre film *Quand les vagues se retirent*, qui sort en France le 16 août, raconte deux trajectoires, deux traumatismes qui ont lieu au sein de la police, donc par extension au sein des institutions de votre pays. Quelle est la genèse de ce double récit ?

Il y a quelques années, nous nous préparions à réaliser un film de gangsters. Je l'avais écrit alors que j'étais en résidence à l'Université Harvard ; c'était à la fin de l'année 2016 et au début de l'année 2017. A cette époque, la fameuse guerre contre la drogue de notre Président Rodrigo Duterte faisait déjà rage et les assassinats s'étaient partout dans les journaux. J'étais obligé de me confronter à cette réalité à travers mon cinéma. J'ai écrit des *protest songs* à propos de ce qui se passait, et c'est devenu *La Saison du Diable* (2018), un *opera rock* que j'ai présenté à la Berlinale. En 2019, nous sommes revenus sur cette idée de film de gangsters et alors que nous nous apprêtions à tourner, le volcan Taal est entré en éruption [12 et 13 janvier 2020]. Une semaine plus tard, avec une petite équipe, je suis allé dans les zones dévastées par l'éruption et nous avons commencé à tourner quelques prises de vue avec l'acteur John Lloyd Cruz. Ce moment m'a donné l'idée de le filmer dans le rôle d'un policier s'obstinant à enquêter sur un *cold case* au beau milieu de la boue et des cendres. Le personnage, le Lieutenant Hermes Papauran, était né. Au mois de mars 2020, nous avons été frappés par la pandémie comme tout le monde, et nous avons dû arrêter notre projet. Fin 2020, je suis allé dans une autre partie du pays, dans la province de Sorsogon, afin de faire des repérages pour continuer à tourner, ce qui donna *Quand les vagues se retirent*. Et ce que nous avons tourné plus tôt sur le volcan est devenu *Essential Truths of the Lake* [ce film a été projeté lors du récent festival de Locarno].

Votre cinéma est très symbolique, et tous les symboles disséminés dans vos films sont des éléments exprimant votre cinglante critique du pouvoir philippin. *Quand les vagues se retirent* semble intensifier votre engagement politique. Considérez-vous votre cinéma comme un moyen d'expression de votre colère ?

Oui, bien sûr ! Le terrible cri primaire du personnage de Primo à la fin du film [il hurle « *J'emmerde les Philippines!* »] est bien entendu l'expression de l'exaspération et de l'impuissance du peuple philippin. C'est l'abîme de souffrance et de chagrin que subit l'âme philippine elle-même.

La maladie de peau d'Hermès semble entrer en écho avec la violente toux de Karyo dans *Lullaby to the Sorrowful Mystery* (2016). Comme si le corps de vos personnages souffrait lui-même de la déréliction de votre pays. Y a-t-il une part allégorique dans vos personnages ?

La plupart des maladies et des malaises de mes personnages ne font que refléter la dégradation morale et politique de mon pays, en effet. Je dirais même qu'ils reflètent la dégradation du monde dans une plus large mesure. L'Humanité est profondément malade.

En 2023, nous avons découvert en France le cinéma de Mike De Leon. Ce magnifique cinéaste a réalisé des films contre Rodrigo Duterte et ses liens nostalgiques avec la dictature Marcos. De surcroît, il semble y avoir de vrais points communs entre son *Héros du tiers-monde* (1999) et votre *Lullaby to the Sorrowful Mystery*, qui ont la même origine diégétique (l'exécution de Jose Rizal). Etes-vous inspiré par le travail de De Leon ? Et plus largement, quelle est son influence sur le cinéma philippin actuel ?

Mike De Leon fait partie de ce qu'on appelle communément le Second Age d'Or du cinéma philippin. Lino Brocka, Ishmael Bernal, Marilou Diaz-Abaya et Mario O'Hara faisaient également partie de cette vénérable communauté de cinéastes. Leur travail a évidemment eu une très sérieuse influence sur ma génération. Et de la même façon que De Leon, en effet, mon travail traite de notre Histoire et de nos luttes.

Vous avez une préférence pour l'usage du noir et blanc. Pour quelle raison ?

Le noir et blanc constitue ma mémoire du cinéma. Il s'agit de ma relation intime au médium cinématographique. Je veux absolument conserver cette mémoire. Quand je me suis lancé dans la création de mon propre langage artistique, je me suis toujours dit qu'il fallait que je revienne à sa nature première.

Et pourquoi, donc, aviez-vous tourné *Norte, la fin de l'histoire* (2013) en couleurs ?

J'aime aussi beaucoup le cinéma en couleurs. Pour *Norte*, j'ai pris cette décision au moment de la pré-production du film. Alors que j'étais en pleine période de repérages, l'un de mes producteurs a dit avec nonchalance que je pourrais peut-être revenir à la couleur, envisager sérieusement l'idée puisque je l'avais déjà utilisée pour cinq films précédents, tous tournés en 35 millimètres. Cela m'a fait réfléchir. Quelques jours avant le tournage, je me suis décidé : *Norte* serait en couleurs.



Votre cinéma mélange le réalisme brut et une forme d'onirisme très stylisé, qui peut faire penser au travail de cinéastes comme Pedro Costa ou Tsai Ming-liang. Vous considérez-vous comme un cinéaste réaliste ? L'idée de cinéma réaliste a-t-elle un sens pour vous ?

Lorsque je fais du cinéma, j'essaie de me retrouver au plus près de la vérité. Pour le dire autrement, ma conception du cinéma est de raconter le réel, ou, tout du moins, d'avoir le discours et le regard les plus honnêtes possibles sur la vie. De fait, je crée des personnages qui font l'expérience de la condition humaine. Et, souvent, j'écris des récits centrés sur des moments et des époques particulières de mon pays, que j'utilise comme un simple outil permettant d'approfondir les caractéristiques et les perspectives de mes personnages. Mais mon langage cinématographique, ma façon de le structurer, mon processus créatif, ne peuvent être que résolument les miens. Jusqu'à l'obsession.

Votre esthétique si particulière est en partie fondée sur l'étirement du temps, de la longueur peu commune de vos films à la contemplation précédant toujours la moindre action ou l'apparition de vos personnages dans le cadre. Je pense aussi aux effets de boucle qui constituent la structure narrative de *La Femme qui est partie* (2016). Pouvez-vous nous expliquer quelle est intimement votre relation au temps cinématographique ?

La conception conventionnelle du temps au cinéma est subordonnée aux seules actions et mouvements des protagonistes, voire du personnage principal. Ce qui conditionne un montage intensivement manipulé, voué à capituler face au diktat de la durée imposée par le système.

Nous connaissons votre amour pour la littérature russe, certains de vos films évoquent également les systèmes narratifs des romans de Balzac. L'écriture de vos propres scénarios semble être une étape importante et très littéraire de votre processus créatif...

Les mystérieux et volumineux romans russes de mon père, tels que je les voyais dans ma jeunesse, sont restés ancrés dans mon esprit. De la même façon que le cinéma que mon père m'imposait de regarder dans ma jeunesse fait partie de moi. Ces livres ont une énorme influence sur le fait que j'aime passionnément écrire des histoires, inventer des personnages complexes avec de vrais conflits intérieurs, créer des scénarios. Faire du cinéma est un processus de création prosaïque, poétique, d'écriture de cantiques et de mouvements. C'est une façon de disserter sur la vie.



Un Hermes antérieur : *Essential Truths of the Lake* (©Films Boutique)

Nous en parlions plus tôt, vous avez présenté il y a quelques jours un nouveau film à Locarno, *Essential Truths of the Lake*. Ce nouveau projet semble développer l'histoire qu'Hermes raconte dans la salle de classe au début de *Quand les vagues se retirent* à propos de la disparition d'un couple et l'obsession de l'officier de police de le retrouver. Pouvez-vous nous parler de ce film et de l'accueil que vous avez reçu en Suisse ?

L'accueil a été très bon, d'autant que les articles de presse et les critiques sur le film ont été très positifs. C'est une apparition antérieure du Lieutenant Hermes Papauran qui intervient dans *Essential Truths of the Lake*. Il porte en lui une véritable désillusion, une rancœur contre les institutions, la corruption systémique qui les gangrène et les choquants assassinats extra-judiciaires de l'administration Duterte. Il se penche donc sur une enquête inachevée, sur laquelle il cherche des réponses depuis une quinzaine d'années. Une impulsion qui ressemble plus à une plongée dans son propre purgatoire, dans le but de s'engourdir et d'infliger plus de souffrance à son âme.

LE FILM DE LA SEMAINE – QUAND LES VAGUES SE RETIRENT DE LAV DIAZ

Posté le 16 août 2023 par [Jeremy Coifman](#)

La France, par l'intermédiaire du distributeur Epicentre, accueille le nouveau film de **Lav Diaz**, *Quand les vagues se retirent*, nouvel objet fascinant par l'un des plus grands formalistes actuels.

Dans un commissariat, Hermes Papauran raconte avec fierté la résolution d'une de ses plus grandes enquêtes devant un parterre de jeunes recrues buvant ses paroles. C'est bien simple, tout le monde le décrit comme le plus fin limier des Philippines. Il est affirmé, rien ne semble en apparence pouvoir le perturber. Au mur, une affiche attire l'œil : une citation d'Hercule Poirot disant que la vérité se trouve en soi. *Quand les vagues se retirent*, au travers de ces personnages, expose la dualité de l'humain, le tiraillement d'un pays rongé de l'intérieur.



La face cachée de Papauran n'attendra pas longtemps avant de faire surface. Agressant sa femme, fou de jalousie, complice d'un gouvernement ultra violent, il devient physiquement rongé par la culpabilité. Le psoriasis envahit son corps, se transformant peu à peu en une sorte de monstre tapis dans l'ombre.

En parallèle, **Diaz** tisse le destin de Primo Macabantay, fraîchement sorti de prison après 10 ans. Dans son style romanesque si reconnaissable, le cinéaste suit l'homme criant avoir trouvé Dieu mais qui ne peut en aucun cas réfréner la violence folle qui bouillonne en lui. Tous les personnages que Papauran et Macabantay vont croiser seront pris dans le même combat. Les Philippines sont des terres mortifères, le fascisme tue tout espoir, chacun abandonne à sa manière. Un journaliste, complice de **Duterte** lors de sa répression anti-drogue, s'effondre en pleurs, et ne mâche pas ses mots : « *c'est un holocauste* ».

La face cachée de Papauran n'attendra pas longtemps avant de faire surface. Agressant sa femme, fou de jalousie, complice d'un gouvernement ultra violent, il devient physiquement rongé par la culpabilité. Le psoriasis envahit son corps, se transformant peu à peu en une sorte de monstre tapis dans l'ombre.

En parallèle, **Diaz** tisse le destin de Primo Macabantay, fraîchement sorti de prison après 10 ans. Dans son style romanesque si reconnaissable, le cinéaste suit l'homme criant avoir trouvé Dieu mais qui ne peut en aucun cas réfréner la violence folle qui bouillonne en lui. Tous les personnages que Papauran et Macabantay vont croiser seront pris dans le même combat. Les Philippines sont des terres mortifères, le fascisme tue tout espoir, chacun abandonne à sa manière. Un journaliste, complice de **Duterte** lors de sa répression anti-drogue, s'effondre en pleurs, et ne mâche pas ses mots : « *c'est un holocauste* ».

Pour **Díaz**, au contraire de ses personnages, il ne s'agit pas de réfréner quoi que ce soit. On crie, on pleure, on danse. La violence saute à l'écran. Le cinéaste utilise le 16mm pour filmer le périple de ses deux hommes que le destin va réunir à nouveau. Le noir et blanc chez le cinéaste est déjà tout un art. Ici, le grain est encore plus prononcé, donnant à ses plans de la jungle ou de la plage un côté impressionniste saisissant. Les personnages ne semblent parfois plus appartenir au même plan. Les plans paraissent factices, le pays est une toile de fond qui n'existe déjà presque plus, s'apparentant à un rêve éloigné.



La quête de rédemption des personnages est vaine. La progression du récit, implacable, ne laisse aucune place pour l'espoir. Les seuls moments d'apaisement surviennent quand les vagues se retirent, que le plan est débarrassé de l'humain. Un étouffement palpable quand **Díaz** enferme ses personnages dans une minuscule chambre d'hôtel ou qu'il montre l'ignominie du fascisme qui dévore l'âme et les corps.

Le réalisateur s'aventure sur le terrain du film noir, autant que sur le film d'horreur pour étayer son propos désespéré, toujours en se renouvelant d'une manière admirable. Son style est là, reconnaissable entre mille, mais le vertige que provoque ses récits ne sont jamais vraiment les mêmes. Il filme un monde tellement vidé de toute substance, de tout espoir, que la peur ressentie par les personnages transpire de tous les plans. Au détour des conversations, superbement écrites, surgissent les vestiges d'une civilisation perdue. On découvre des personnages lettrés, qui chérissent leur culture, qui en quelques années semblent avoir tout oublié ou presque, ou se cachant pour exister réellement.

Le nihilisme du film glace le sang. Comme à son habitude, **Díaz** s'intéresse à l'opprimé autant qu'à l'opprimeur. Chacun est l'un ou l'autre dans cet univers où plus rien ne peut sauver l'humain de la rédemption. Au détour d'une formidable réplique, la belle-sœur de Papauran résume à elle seule l'essence de l'œuvre : « *Peut-on enquêter sur Dieu ? Car de tous, c'est lui le plus doué pour rester caché* ».

Quand les vagues se retirent, d'autres surgissent, plus violentes encore.

Jeremy Coifman.

Quand les vagues se retirent : et Lav Diaz sublima le thriller

Le 6 août 2023



Suivre @BePolar3



> **Réalisateur :** Lav Diaz

> **Acteurs :** John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Dms Boongaling, Danilo Ledesma, Aryanne Gollena

> **Distributeur :** Epicentre Films

Thriller à combustion lente dévoré par la perversité, "Quand les vagues se retirent" se révèle plus accessible et rythmé que les précédents Lav Diaz, cela sans rien céder sur le sous-texte, l'intelligence ni la férocité. De quoi rassembler les détracteurs du cinéaste comme ses plus fervents défenseurs...

Hermes Papauran, considéré comme l'un des enquêteurs les plus talentueux des Philippines, doit faire face à un épineux dilemme moral. Partie intégrante des forces de l'ordre, il assiste impuissant à la campagne meurtrière anti-drogue menée avec zèle par son institution. Les crimes odieux ainsi perpétrés rongent Hermes aussi bien physiquement que mentalement. Au point qu'une grave maladie de peau découlant de son anxiété et de son sentiment de culpabilité le consume peu à peu. Ce n'est qu'en se mesurant à ses propres démons et refoulements qu'Hermes va pouvoir prétendre à la guérison ou à la rédemption.

Avec sa durée d'à peine plus de 3h, "Quand les vagues se retirent" ferait presque figure de poids plume, disons de court-métrage, dans l'épaisse filmographie du séditieux Lav Diaz. Il faut dire que les œuvres habituelles du réalisateur philippin franchissent souvent les 4h et dépassent même quelquefois les 10. Et pour cause, le metteur en scène préfère depuis toujours s'émanciper du concept de temps pour lui préférer celui d'espace. Et cet espace, justement, Lav Diaz le compose autant en architecte qu'en orfèvre – cette fois avec un sens du rythme et du rebond d'autant plus extraordinaire que les séquences, incisives, rivalisent de précision et de concision. Bien sûr, "Quand les vagues se retirent" perpétue néanmoins toute l'essence du dispositif cher au cinéaste. Il s'agit donc d'une **fresque en noir et blanc, rigoureusement fuligineuse, dotée de plans fixes infinis et hantée par une violence à la fois foudroyante et ordinaire**. Mais une fluidité, chez lui peut-être inédite, déborde "Quand les vagues se retirent". Ondulation d'où émane une sorte de flux implacable qui révèle avec une force inouïe, sans jamais s'appesantir, l'évidence effroyable d'une humanité irrévocablement perdue.

Ainsi mu par le même souffle obsessionnel – la marque des grands – qu'à l'accoutumée, Lav Diaz continue son exploration du cinéma en tant que médium politique. Encore une fois, toute l'histoire maudite du peuple philippin, passée mais surtout présente, exsude de chaque plan. Il s'agit par exemple de tourner en dérision les forces militaires ou policières, sans oublier de railler les pouvoirs autoritaires se réclamant du peuple. Afin de donner corps à cette fausse mise à distance, le réalisateur emprunte, comme il l'a fait précédemment avec "Halte" (2019) ou encore "Genus Pan" (2020), le chemin du cinéma de genre. Quoi de mieux que les archétypes pour approcher le réel – tout du moins proposer une vision stupéfiante de la réalité – et en cela sonder les refoulements d'un pays condamné à (re)vivre incessamment l'enfer ? Après la science-fiction et le polar politique, "Quand les vagues se retirent" retrouve le polar jusqu'à s'en remettre au thriller. Ces codes et typologies – la mise en scène en clair-obscur, l'enquêteur désabusé, le flic vengeur insaisissable, le système corrompu, et de manière plus générale une damnation rampante –, Lav Diaz les reprend minutieusement à son compte mais en tant qu'outils prodigieux. Autant de conventions que le cinéaste s'amuse à déconstruire et avec lesquelles il jongle avec génie, entre pastiche et révérence.

Déconstruire le thriller pour mieux dire la tyrannie

Si en adoptant la logique du thriller, "Quand les vagues se retirent" joue résolument la carte de la combustion lente – Lav Diaz oblige –, sa conclusion s'avère pour autant frénétique sinon explosive. Quelque chose de fantasque, plaisant et passionnant régit même le film. De même que la structure du film, typiquement celle d'un film noir avec son face-à-face irréversible et son fatum, flirte avec une linéarité rassurante. Une construction plus limpide et à rebours des dédales auxquels nous convie d'ordinaire le cinéaste. Sans jamais pourtant trahir sa radicalité ou sa rugosité, le réalisateur s'accorde ici comme un délassement. **Un pas de côté qui permet, mine de rien, de raccorder son style – hermétique, pour quelques-uns – à un cinéma plus divertissant.** C'est ainsi qu'un semblant de l'esprit de rétention tordu d'un metteur en scène comme Nicolas Winding Refn (celui surtout de la série "Too Old To Die Young", 2019) suinte étrangeté dans "Quand les vagues se retirent". Aussi, la confrontation des deux protagonistes centraux du film – Hermes et Primo – convoque en filigrane **la substance des westerns spaghetti de Sergio Leone.** Tandis que cette image des policiers irrévocablement contaminés par le mal rappelle des œuvres telles que "Les Flics ne dorment pas la nuit" (Richard Fleischer, 1972) ou encore "The Offence" (Sidney Lumet, 1973). Quelques clins d'œil cinéphiles, délibérés ou non, qui ne retirent en rien toute la puissance de l'écriture redoutable de Lav Diaz – bien au contraire, ce spectacle latent la redoublant.

Pour continuer d'esquisser le portrait des Philippines, d'en dresser l'état des lieux cataclysmique, Lav Diaz n'en oublie pas la poésie, ici toujours aussi organique, brutale et vitale. La violence dégouline et se répand inexorablement comme un virus, inflexible à l'image de la nature belle et toute-puissante. Avec son format celluloïd 16 mm singulier, celui célébré notamment par Chris Marker et Pierre Lhomme dans "Le Joli Mai" (1963), "Quand les vagues se retirent" propage une **atmosphère mystique et hypnotique**. Pour éblouissant qu'il soit, ce travail fou sur le cadrage, la composition – diabolique – et la lumière – époustouflante – ne recherche aucunement (ou presque) l'esthétisme. Car ce grain suranné que l'on pourrait prendre pour un artifice reflète bien métaphoriquement le point de vue de Lav Diaz sur les Philippines : un pays échouant à s'affranchir de son passé, comme enchaîné à tout jamais à la corruption et à la fureur.

Le cinéaste ne se montre pas moins féroce à l'égard des deux policiers – génialement incarnés par John Lloyd Cruz et Ronnie Lazaro - dont il suit parallèlement les trajectoires avant de les entrelacer : Hermes (qui allégoriquement conduit les âmes aux Enfers) souffre d'une maladie de peau en écho au système philippin vicié par la bassesse ; Primo, fou à lier, se prend pour un missionnaire évangélique. Bien que l'humour par l'absurde submerge en cela quelquefois "Quand les vagues se retirent", le mal et la mort l'emportent et écrasent tout. **Ne pas chercher ici de manichéisme ou de circonstances atténuantes puisque tous les protagonistes s'apparentent en creux à des forces démoniaques.** Un constat d'autant plus amer et clairvoyant aujourd'hui à l'heure où Ferdinand Marcos Jr., fils du tyran Ferdinand Marcos, a récemment repris les rênes du pouvoir de Rodrigo Duterte.

Nouveau film d'investigation et dialectique puisant à travers les codes du polar pour faire advenir le politique et dénoncer les violences fascistes, "Quand les vagues se retirent" est le vingt-cinquième film du prolifique Lav Diaz. Il sortira en salles le 16 août 2023.

Un film en partenariat avec BePolar !

Alexandre Jourdain



Polar politique, existentiel et hypnotique

Après 18 films primés dans les festivals internationaux, le réalisateur philippin Lav Diaz revient avec un film d'une grande force formelle : **Quand les vagues se retirent**

Plutôt court avec ses 3h07, le réalisateur étant coutumier de films fleuves, *Quand les vagues se retirent*, tourné en 16mm, en noir et blanc, nous plonge dans la réalité de la société philippine soumise aux dérives des régimes dictatoriaux successifs.

Le lieutenant Hernes Papauran (**John Lloyd Cruz**), le meilleur enquêteur du pays, instruit les nouvelles recrues, à l'école de Police Associé aux massacres perpétrés sous l'impulsion du Président populiste Rodrigo Duterte, en lutte contre la drogue et les pauvres, Hernes est devenu brutal, désenchanté, violent.

Une image a fait basculer sa conscience : la photo prise par un de ses amis journalistes - et aussitôt diffusée dans le monde entier, d'une mère qui tient dans les bras, son fils assassiné. Une Pieta universelle qui désormais le hante.

Le malaise du lieutenant se matérialise par un psoriasis géant, métaphore de la lèpre qui ronge le monde. Mis en congé maladie, il retourne chez lui, près d'une sœur diabétique qui ne lui pardonne pas de servir un pouvoir fascisant.

Parallèlement, le Brigadier Primo Macabanty (**Ronnie Lazaro**), autrefois enquêteur de talent, policier instructeur lui aussi, professeur et ami d'Hernes, sort de prison grâce à ses amis mafieux. Il y a passé 10 ans pour corruption, suite à la dénonciation d'Hernes. Il en sort transformé en prédicateur fou, ivre de vengeance.

Film noir, avec des gris

Deux damnés, frères ennemis incarnant un système mortifère qui tue et les tue, porteurs d'une culture de la lâcheté et du meurtre, cautionnant un monde où Dieu a disparu et où aucun enquêteur ne pourra jamais le retrouver... thèmes classiques du film noir que le réalisateur utilise dans une narration linéaire, pour mieux la subvertir.

Primo et Hernes racontent, dansent sans



Quand les vagues se retirent © Epicentre Films

musique et sans joie, contorsions de pantins monstrueux. Avec un prodigieux sens du rythme, le slow cinéma de Diaz, avec ses plans fixes et minimalistes sublimement cadrés, nous embarque dans le ressac de la fiction. Le réalisateur suit par alternance les tourments de ces deux hommes jusqu'à leur affrontement inévitable. Climax final, au bout du port, sur un fond uniment noir, Hernes et Primo, éclairés comme au théâtre. Et le cri conclusif jaillissant de la nuit : *J'emmerde les Philippines !*

Lav Diaz dit que le noir et blanc est pour lui lié à la notion de souvenir. Celui des premiers

films du cinéma, celui des souffrances du peuple philippin, de Marcos père à Marcos Junior en passant par Duterte. Travail sur une lumière jamais esthétisante qui devient substance, fait vibrer les feuillages et les palmes de la jungle tropicale, transforme leur texture en gravures pointillistes, sature les vagues et le sable d'une clarté éblouissante, s'éclipse dans les ombres de ruelles sordides où tapinent les jeunes prostituées sous de chiches éclairages publics. Gris tantôt charbonneux, presque sales, tantôt floutés dans une infinie douceur. Tantôt granuleux, comme corrodés à l'acide à

l'unisson de l'âme des protagonistes.

Photographe, journaliste, auteur de BD, scénariste, musicien, biberonné au cinéma et roman populaires, le réalisateur Lav Diaz nourrit sa pratique cinématographique de toutes ces approches pour nous offrir des œuvres uniques, à découvrir absolument.

ELISE PADOVANI

Quand les vagues se retirent,
sortie le 16 août

À voir en salles: «Fermer les yeux», «La Bête dans la jungle», «Quand les vagues se retirent»

Temps de lecture : 9 min

Jean-Michel Frodon — Édité par Émile Vaizand — 15 août 2023 à 10h00 Les nouveaux films de Víctor Erice, Patric Chiha et Lav Diaz sont trois impressionnantes propositions de cinéma, trois invitations à des voyages dans le temps, l'espace, l'imaginaire et le monde actuel. Sortie le 16 août 2023

«Quand les vagues se retirent» de Lav Diaz

Les multiples formes d'une violence, violence d'État, violence intime, dont il y a toujours à révéler les visages. | Épicentre Films

D'où vient cet homme épuisé à qui une femme refuse l'accès à sa maison dans la jungle? Et quelle infamie a-t-il commis pour qu'elle le rejette si violemment? Derrière chaque personnage, derrière chaque situation, il y a comme une longue chaîne d'ombres, victimes de crimes innombrables.

Ce sont les figures qui hantent le dix-huitième film du cinéaste philippin Lav Diaz, mais si celui-ci est bien un cauchemar, c'est un cauchemar réaliste. Réaliste au sens d'ancré dans une réalité, celle d'un pays en proie à une succession de massacres et de brutalités qui semble sans fin.

Et plus spécifiquement ici, de manière explicite, à la politique d'assassinats systématique instituée par le président Rodrigo Duterte, avec l'argument démagogique d'une guerre contre la drogue qui n'a en rien fait reculer les trafics, mais causé la mort de milliers d'innocents, tués par la police.

Derrière le film noir de Lav Diaz, il y a la réalité des Philippines. Hermès est l'un de ces flics tueurs. Primo aussi, qui est son aîné et a été son mentor. Les spirales de la violence, de la corruption, d'un machisme délirant aspiré dans les tourbillons de l'appétit de pouvoir les ont opposés. À mort.

Et ce sera l'envoûtante traversée des contradictions de cet anti-héros déchiré, physiquement affecté par la dérive fatale dans laquelle il est embarqué, au fil d'une succession de rencontres comme autant d'épreuves de vérité.

Ce sera le sens des présences physiques de ces corps habités de puissances troubles, l'érotisme et la terreur des regards, des peaux, des changements de rythmes. Ce seront les paysages –jungle, ville, littoral– comme des êtres vivants plus complexes que les hommes et les bêtes, êtres chargés de plus d'histoires, de plus de mémoire.

Ce sera ce noir et blanc particulier, qui ne ressemble pas à celui qui a fait la splendeur des précédents grands films de l'auteur, tels que *La Femme qui est partie* (2016), *La Saison du diable* (2018) et *Halte* (2019).

Visuellement plus proche de la dimension documentaire du chroniqueur-poète de l'écran qu'est Lav Diaz, en particulier de *Death in the Land of the Encantos* (aussi pour la puissance de la présence de l'océan), *Quand les vagues se retirent* fait de ces gris granuleux, aux nuances infinies à quoi la bande-son fait vigoureusement contrepoint, la matière même d'une descente aux enfers. Celle d'un grand film à la fois furieux et bouleversant.

Quand les vagues se retirent
de Lav Diaz

avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Shamaine Buencamino

Séances

Durée: 3h07

Sortie le 16 août 2023

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

La corruption dont il est témoin chaque jour plonge un policier dans un tel dilemme moral que sa peau en tombe malade. Pour guérir, il devra affronter ses propres démons.

CRITIQUE DU FILM

L'oeuvre du philippin [Lav Diaz](#) a réussi le tour de force de se faire connaître et récompenser, malgré des films d'une longueur et d'une nature tout simplement hors-norme. Depuis 1998, c'est près d'une quarantaine de films qu'a réalisés cet étrange personnage, avec très peu de moyens et une vision du cinéma qui ne ressemble à aucun autre. Il n'est pas rare qu'un de ses films fasse plus de cinq heures, poussant la prouesse jusqu'au double de ce chiffre, incarnant ce mouvement dit du « slow cinema » où un plan peut durer plusieurs heures, créant son espace-temps propre et se déployant à l'infini. C'est pourtant un Léopard d'or du festival de Locarno qui lui est décerné en 2014 pour [From what is before](#), et un Lion d'or à Venise en 2018 pour [La femme qui est partie](#). Cette reconnaissance du métier, si elle n'était pas recherchée en tant que telle, a permis à ce cinéaste de continuer son œuvre, et notamment d'envisager de prendre des risques et de bouleverser quelque peu son dispositif. **Quand les vagues se retirent** est d'une certaine façon l'enfant de ces années de reconnaissance.

La profusion de films dans sa filmographie est certes la preuve du bouillonnement et du désir de cinéma de Diaz, mais c'est aussi le témoin de son choix de tourner en numérique depuis ses débuts. Cet outil moderne a permis une certaine démocratisation du processus filmique, et offert à des auteurs aussi prolifiques de beaucoup tourner sans souci de pellicule. C'est pourtant vers le celluloïd, et plus précisément le format 16 millimètres que se tourne Lav Diaz, et de façon ironique pour filmer non le passé de son pays, comme dans beaucoup de ses films, mais son présent, ou tout du moins l'un des aspects de celui-ci, la prolifération de la violence policière. Si le film détient des images sublimes, avec le grain épais de ce format si spécial qu'on retrouve notamment dans [Le joli mai](#) de [Chris Marker](#) et [Pierre Lhomme](#), il n'est pourtant pas question de tourner pour faire de la « belle image ». Le propos est cru, ostentatoire, et délibérément choquant.

Comme toujours chez Lav Diaz, **le spectateur semble débarquer au milieu d'un univers lointain, régi par ses propres codes.** Pourtant, et ce peut être pour la première fois, l'histoire est linéaire, simple, avec des enjeux clairement identifiés. Ces deux policiers, l'un tout juste sorti de charge, l'autre de prison où il fut envoyé par son ancien apprenti, se vouent une haine féroce, et l'issue funeste ne fait aucun doute dès le début de l'histoire. L'intérêt est donc comme toujours chez Diaz à trouver ailleurs, comme caché dans les replis du plan. L'auteur prend un malin plaisir à tourner en ridicule ses personnages, l'un rongé par une maladie de peau, symptôme du mal qui se propage dans la société philippine, l'autre complètement halluciné, se prenant pour un pasteur évangélique en mission. Pas de manichéisme dans le film : le mal est partout et concerne tout le monde. La mort est l'issue inéluctable, dans un jeu de l'oie savant qui amène les deux anciens policiers à se retrouver face à face.

***Quand les vagues se retirent* est un nouveau rappel de l'hostilité farouche que témoigne Lav Diaz envers les forces armées des Philippines,** qu'elles soient militaires ou policières, qui par ambition finissent toujours par sacrifier les populations qui ne sont que des données subsidiaires pour elles et leurs ambitions de pouvoir. Dans cette histoire comme dans toutes les précédentes illustrées sur 25 ans de la carrière du cinéaste, on trouve un dénominateur commun : l'absurde. Si les contextes politiques sont toujours lourds et les morts nombreuses, Lav Diaz ne peut s'empêcher de distiller ce parfum étrange qui démontre la bêtise de ces pouvoirs séculiers qui sont avant tout des ennemis du peuple et qui agissent contre lui et ses intérêts profonds. **Si Lav Diaz est sans aucun doute l'un des plus grands formalistes du cinéma contemporain, il est aussi le chantre d'une intelligence rare, celle de faire du cinéma politique, beau et divertissant, sans jamais perdre de vue ses convictions.**

Critique : Quand les vagues se retirent

Publié le 15 août 2023



LA SAISON DU DIABLE

Du drame musical ([La Saison du diable](#)) au film noir ([Genus Pan](#)) en passant par la fable de science-fiction ([Halte](#)), le Philippin Lav Diaz ([lire notre entretien](#)), pour ne citer que ses films les plus récents, pioche régulièrement dans le cinéma de genre. C'est une distance avec le réel, c'est aussi une perspective pour voir au plus près. Si **Quand les vagues se retirent** utilise également des codes du film noir, il est un récit politique actuel et cinglant sur « *la fin de la moralité et de la vérité* », [comme le cinéaste le commentait au sujet de Halte](#). Tout cela pourrait être écrasant mais **Quand les vagues...** confirme le talent de narrateur hors pair de Diaz : le récit est fluide, la gestion du rythme tient comme toujours du miracle – avec ici un film plus court qu'habituellement (3 heures) et des séquences plus concises.

Un protagoniste dans **Halte** se questionnait : « *Les Philippins ont-ils encore une âme ?* ». **Quand les vagues se retirent** n'a même plus vraiment l'espoir de poser des questions : « *J'emmerde les Philippines !* », hurle t-on dans la nuit. La nuit, parlons-en : celle-ci est toujours plus remarquable chez Lav Diaz qu'ailleurs ; l'utilisation prodigieuse des sources de lumière et la composition des cadres sont aussi dramatiques qu'hypnotiques. Le grain et le voile de l'image donnent un léger flou à certaines scènes, une étrange vibration plus qu'une clarté aveuglante. C'est dans ces nuits et ces ombres que surgissent les diables chez le cinéaste, allégoriques ou bien réels.

Quand les vagues se retirent raconte la guerre menée par l'ancien président Duterte contre la drogue – une guerre contre les pauvres où le populisme et l'impunité du pouvoir règnent. Diaz dépeint la lâcheté du fascisme, et à cet égard les figures de pouvoir sont souvent caractérisées chez le cinéaste comme des caricatures bouffonnes et pathétiques : ici, un faux homme de foi qui se distingue par le paternalisme ridicule propre aux sauveurs. Où peut bien encore se cacher la vérité dans la culture politique des fake news ? On raconte le temps d'une scène de **Quand les vagues se retirent** des histoires et des contes à dormir debout. Pendant ce temps les vagues grondent, même elles sont en colère comme le commente un personnage.

Il n'y a pas dans ce nouveau film de véritables éléments surnaturels, de créatures mythologiques comme on a pu en croiser chez le réalisateur. Il s'agit plutôt d'un combat tristement réaliste et sans fin, dans la lignée de son *Lion d'or La Femme qui est partie*. Mais le réel peut être investi de bien des façons et la théâtralité chez Diaz est un outil. Les silhouettes se détachent du noir de la nuit comme sur une scène, la dimension métaphorique décolle du fait divers. Fan de telenovelas aux émotions fortes, le réalisateur n'a pas peur de pousser le curseur (du désespoir, de la colère, du malaise) jusqu'à l'exagération. On est abandonné par Dieu, et les damnations chez Diaz sont sisyphéennes (on balaie un sable éternel comme hier on rampait éternellement dans la gadoue).

Il y a quelques mois, Ferdinand « Bongbong » Marcos Jr, fils du dictateur Ferdinand Marcos, a été plébiscité et élu Président des Philippines pour succéder à Duterte. La boucle racontée avec puissance et maestria par Lav Diaz peut bien avoir tous les signes extérieurs de l'artifice (le noir et blanc, les codes du genre, les émotions extrêmes), celle-ci n'est que l'expression directe d'un temps infernal illustrant les propos tenus hier par le cinéaste : « *la vie n'est qu'une comédie sinistre et absurde* ».

Entretien avec Lav Diaz ■ Quand les vagues se retirent

Publié le 15 août 2023



Quand les vagues se retirent, le nouvel opus du Philippin Lav Diaz, sort ce mercredi 16 août dans les salles françaises. Ce long métrage hypnotique, qui emprunte au film noir, raconte l'histoire d'un enquêteur confronté à un dilemme moral dans l'enfer des Philippines du président Duterte. La mise en scène et la science du rythme de Diaz font une nouvelle fois merveille dans ce récit politique et cinglant. Après nos entretiens réalisés pour *La Saison du diable* et *Halte*, nous avons à nouveau rencontré le cinéaste.

La dernière fois que nous nous sommes vus, vous me parliez de votre désir de travailler une comédie. J'imagine que vous ne parliez pas de *Quand les vagues se retirent* ?

(Rires) Non bien sûr, mais je m'en souviens et cela reste vrai : j'ai toujours le désir de réaliser une comédie un jour. Je souhaite rendre hommage à un certain type de comédie très chaotique qui est propre aux Philippines. C'est une tradition unique qui remonte au temps des Espagnols et qui s'est longtemps appelé Moro-Moro. C'est une appellation qui est problématique et raciste car elle fait références aux musulmans de Philippines, moro étant un dérivé de maure, et ceux-ci jouaient souvent les méchants dans ce type de film. Bien sûr on ne plus faire ça aujourd'hui et heureusement. Si je rend hommage à ce genre, il faudra que je fasse preuve de bien plus de respect envers eux. Puis la période américaine a apporté le vaudeville aux Philippines, qu'on appelle d'ailleurs le Bodebil. Les Bodebils datant de l'avant-guerre étaient incroyables, et j'y fait d'ailleurs référence dans une séquence de *History of Ha*.



Quand les vagues se retirent

Vos sources d'inspiration pour *Quand les vagues se retirent* se trouvent plutôt dans d'autres genres cinématographiques classiques et occidentaux, tels que le film noir et le western, n'est-ce pas ?

Oui, ces références me reviennent toujours comme un réflexe, presque de façon inconsciente, parce que c'est le type de cinéma avec lequel j'ai grandi. Mon père était cinéphile et même cinéphage, il me faisait découvrir beaucoup de films. Toutes ces traditions et ces archétypes que j'ai emmagasinés pendant cette période-là me sont aujourd'hui très utiles, c'est comme une boîte à outils. Mais bien sûr je souhaite ne pas pousser la référence trop loin, je veux avant tout utiliser mon propre langage cinématographique. Pour *Quand les vagues se retirent*, j'ai également puisé dans mes souvenirs de lecture d'Agatha Christie, dont les recettes narratives restent très efficaces aujourd'hui.

Par ailleurs, il se trouve que je suis en très bon termes avec plusieurs membres de la police. Je vous explique : avant d'être cinéaste j'ai travaillé comme journaliste et j'étais assigné à un commissariat en particulier pour faire des articles et des comptes-rendus sur les affaires en cours. J'y suis resté longtemps et je connais encore beaucoup de monde dans ce commissariat. L'un des lieutenants-commissaires qui y travaillait m'a d'ailleurs servi directement d'inspiration pour le lieutenant Hermes Papauran, le protagoniste du film.



Essential Truths of the Lake

Quand les vagues se retirent sort aujourd'hui en France mais il y a quelques jours à peine vous avez présenté au Festival de Locarno votre nouveau film, *Essential Truths of the Lake*, qui a également pour protagoniste le lieutenant Hermes Papauran.

C'est parce que j'avais beaucoup tourné (*rires*) !

Vous voulez dire que vous n'aviez pas prévu dès le départ d'en faire un dytique ?

Non, dans ma tête cela ne devait être qu'un seul et unique film. Ce qui a tout changé, c'est l'éruption du volcan Taal, que l'on voit dans *Essential Truths of the Lake*. Je voulais documenter la destruction que cela a engendré et l'inclure dans le film. C'est important que le cinéma puisse relier le récit au réel. J'avais d'ailleurs fait quelque chose de similaire dans *Death in the Land of Encantos*. Le journaliste en moi existe toujours. Quand j'ai décidé d'aller tourner sur place, je n'avais encore qu'une idée incomplète de l'histoire que je souhaitais raconter. Ce que j'avais bien en tête c'était le protagoniste et son dilemme moral.

Là-dessus la pandémie est arrivée. Nous avions déjà tourné une partie du film quand il a fallu tout arrêter. Heureusement cette partie-là était narrativement indépendante du récit global. Après quelques ajustements et la reprise du tournage, cette partie est donc devenue *Quand les vagues se retirent*. Il y a bien eu un moment où je me suis accroché à l'idée de tout faire rentrer dans un seul film, qui devait durer 9 heures, mais parmi tout ce que l'on avait tourné il y avait une partie portugaise, qu'on est allé faire à Lisbonne, et je trouvais que celle-ci était trop différente du reste en terme de style et de récit. C'était une histoire autonome. J'ai donc décidé de tout diviser.

Que va-t-il arriver à ce film portugais ?

Ce sera un troisième film qui viendra boucler la trilogie. Je n'ai pas encore terminé de travailler dessus, mais je suis très satisfait d'avoir donné naissance à toute une saga sans rien prévoir (*rires*).



Quand les vagues se retirent

Vous réalisez des films avec une fréquence très soutenue, alors même que vos œuvres sont souvent très longues. Comment conservez-vous ce rythme de travail qu'on imagine exigeant ?

Je n'ai pas envie de m'arrêter. C'est bien sûr une question de plaisir : si j'étais musicien, je crois que je n'aurais pas envie d'arrêter de jouer. Mais il y a aussi d'autres éléments très importants à prendre en compte. C'est impossible de trouver du travail aux Philippines et si j'arrête de tourner, mon équipe ne peut plus s'acheter à manger, tout simplement. Le coût de la vie a encore augmenté depuis la guerre en Ukraine, car cela a interrompu les importations de pétrole et de blé. Cela nous affecte aussi très directement. Arrêter de tourner ce serait mettre en danger beaucoup de gens autour de moi, c'est quelque chose que je suis bien obligé de prendre en compte.

Je pensais qu'après les élections de 2022 on pourrait enfin souffler mais pas du tout. Nous nous sommes beaucoup battus pour la victoire de la candidate Leni Robredo, mais la famille Marcos a triché. Ils ont acheté les élections pour faire gagner le fils de Ferdinand Marcos lui-même, et en plus de cela c'est la fille de Duterte qui est vice-présidente, c'est terrible. Il y a aussi de fortes possibilités que cette dernière soit la prochaine présidente, c'est un cycle sans fin et je n'ai aucune idée de ce qu'on nous attend.



Taxibol

Sur une note plus légère, on a également pu vous découvrir en tant que comédien dans l'étonnant court métrage *Taxibol* (dévoilé à Visions du réel), dans lequel vous jouez votre propre rôle. Comment vous êtes-vous retrouvé dans ce projet ?

Vous avez vu *Taxibol (rires)* ? Tommaso Santambrogio, le réalisateur du film était l'un de mes élèves lors d'un atelier que j'ai animé à Cuba en 2019, et c'était probablement l'un de mes tous meilleurs élèves, mais il étaient tous bons. Monter un projet de film faisait partie de leur évaluation durant cet atelier, mais je tenais à ce qu'ils concrétisent jusqu'au bout. Je leur disais « *finissez un film à tout prix, même si vous devez utiliser des caméras de mauvaise qualité, ce n'est pas important* ». Le projet de Tommaso était bien sûr particulier et cela m'a beaucoup plu d'y participer.



Norte, la fin de l'histoire

Cette année nous célébrons les dix ans de *Norte, la fin de l'histoire* qui demeure votre unique film en couleurs. Envisageriez-vous de tourner à nouveau un film en couleurs ?

C'est justement en projet, ou du moins en considération pour mon prochain projet. Je voudrais faire un film sur Magellan, le navigateur portugais qui est arrivé aux Philippines au nom de l'empire espagnol. C'est ce qu'on appelle abusivement la soi-disant « découverte » des Philippines, comme si rien n'existait avant. J'aimerais tourner au milieu de l'année prochaine, et probablement en couleurs. Mais ce n'est pas un film directement sur Magellan, ce sera davantage à propos de son épouse Beatriz.

A-t-elle été directement impliquée dans l'histoire coloniale des Philippines ?

Pas du tout, justement. Il n'est quasiment jamais fait mention d'elle dans les livres d'histoires, on sait juste qu'il s'agit de la fille de son meilleur ami, qu'il l'a épousé quand elle avait 18 ans et qu'elle est morte en couche. Donc en réalité je vais inventer ce que je veux à son propos (*rires*). En réalité il s'agira d'un double portrait fantasmé où je filmerai à la fois l'épouse de Magellan et l'épouse du chef de tribu philippin qui a tué Magellan. Mon but est de me concentrer sur les femmes car celles-ci sont justement toujours absentes des livres d'Histoire, elles n'ont droit qu'à des notes en bas de page. Même mortes elle n'ont pas droit au respect.



Quand les vagues se retirent

A ce propos, dans *Essential Truths of the Lake*, vous abordez d'ailleurs l'engagement politique de façon plus concrète que d'habitude. Vous y filmez directement des militants écologiques et, justement, féministes.

Ca m'est venu très naturellement au fil du tournage. Les histoires racontées par ces militants sont très vraies. Toutes les deux secondes une femme se fait violer quelque part dans le monde, il ne faut pas détourner le regard de la gravité de la situation. Je n'ai pas voulu l'aborder de façon trop didactique, dans le scénario cela est justifié par l'attitude des personnages

L'un des personnages de *Quand les vagues se retirent* et *Essential Truths of the Lake* déclare « chercher la vérité ne mène qu'à récolter la souffrance » et en effet, les deux films racontent des enquêtes qui demeurent irrésolues. Pourtant ils ne se ressemblent pas beaucoup et utilisent des tons différents pour mettre en scène l'absence de réponse. L'un des deux volets est-il plus optimiste que l'autre à vos yeux ?

Je crois que les deux restent optimistes malgré tout, car il faut du courage et de la force pour continuer à chercher des réponses que tout concourt à nous cacher. Le monde dans lequel vivent les personnages est désolé, presque détruit, mais il y a une force qui les pousse malgré tout à faire davantage que survivre : à aller de l'avant. Peut-être que cette force c'est justement l'âme philippine.

Quand les vagues se retirent - Lav Diaz

Accueil > Cinéma > Critiques et fiches films > Quand les vagues se retirent - Lav Diaz - critique

Le 22 juillet 2023

Dans un thriller aux accents et au rythme de drame philosophico-poétique, Lav Diaz propose un voyage surprenant malgré des longueurs.

Suivre @AVoirALire



- > **Réalisateur** : Lav Diaz
- > **Acteurs** : John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Shamaine Centenera-Buencamino, Dms Boongaling, Danilo Ledesma, Aryanne Gollena
- > **Genre** : Drame, Policier / Polar / Film noir, Thriller, Noir et blanc, Policier
- > **Nationalité** : Français, Danois, Portugais, Philippin
- > **Distributeur** : Épicentre Films
- > **Durée** : 3h07mn
- > **Titre original** : Kapag Wala Nang mga Alon
- > **Date de sortie** : 16 août 2023
- > **Plus d'informations** : Le site du distributeur
- > **Festival** : Festival de Reims 2023

Résumé : Le lieutenant Hermes Papauran, l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, se trouve dans un profond dilemme moral. En tant que membre des forces de l'ordre, il est le témoin privilégié de la campagne meurtrière anti-drogue que son institution mène avec dévouement. Les atrocités corrodent Hermes physiquement et spirituellement, lui causant une grave maladie de peau qui résulte de l'anxiété et de la culpabilité. Pour guérir, il devra affronter ses propres démons.

Critique : Il est toujours pertinent, dans un thriller ou un polar, de traiter l'ambiguïté morale d'un personnage. À ce niveau, *Quand les vagues se retirent* pousse le curseur, puisque son lieutenant, Hermes, est montré comme un véritable Docteur Jekyll par instants, et Mister Hyde à d'autres. N'hésitant pas à faire régner la violence autant qu'à la réprimer. Il fait l'ordre autant qu'il le défait. Figure d'autorité et de droiture morale, il incarne la position du sachant, en enseignant à ses élèves les tenants et les aboutissants de la résolution de crime. Dès lors, sa posture devient aussi intenable qu'haletante pour le spectateur.



© 2023 Épicentre Films

AVOIR LIRE

Pourtant, de rythme effréné il n'y a point. La plupart des dialogues sont filmés à une légère distance, les deux personnages dans le cadre. Souvent, les discussions s'étirent, proposant un rythme à quitte ou double, qui demeure relativement difficile d'accès surtout au vu de la durée du métrage. Mais à condition d'accaparer notre attention, le film propose tout de même son propre temps, son propre univers, et assume sa dimension quelque peu ésotérique. La langue philippine, ou plutôt les langues, proposent un mélange de sonorités inédit pour le public français, qui tend l'oreille et distingue de l'anglais, un brin d'espagnol transformé, et des langues locales. Le tout permet une immersion dans le film par le son, et le distingue immédiatement de tout ce qui nous est connu.

La dualité profonde d'Hermes se traduit physiquement, via une maladie de peau, procédé cinématographique s'il en est. Ce qui s'apparente à un léger artifice, classique correspondance entre morale condamnable et physique décrépi, est tout de même amené avec finesse, notamment par les choix esthétiques majeurs opérés par Diaz, en tête desquels les couleurs, ou plutôt l'absence de ces dernières. Au-delà de sa valeur plastique, le noir et blanc propose un niveau de questionnement supplémentaire. Au début, lorsque Hermes aborde sa dégradation physique, le spectateur ne peut véritablement la vérifier à l'œil nu. Preuve du flou moral qui l'entoure, et de l'incapacité d'autrui à matérialiser ses failles. La rareté des gros plans et le noir et blanc, donc, confèrent une aura bien mystérieuse au personnage et à son apparence physique.



© 2023 Épicentre Films

Ainsi, quand bien même l'entrée dans le rythme du film n'est pas chose aisée, et que sa durée importante mérite d'être questionnée, il demeure un point qui, lui, apparaît difficilement contestable : la science des plans de Diaz, tout à la fois élégants et signifiants. Ils nous sauvent d'une torpeur qui s'installe sans crier gare à quelques reprises, et nous obligent à reconsidérer positivement les quelques errements narratifs du film.

Thomas Bonicel

[CRITIQUE] Quand les vagues se retirent : Lav Diaz, réalisateur formaliste et moraliste

Quand les vagues se retirent sortira le 16 août au cinéma.

Après "From what is before" - Léopard d'Or au Festival de Locarno en 2014 et "La Femme qui est partie", récompensé par le Lion d'Or à la Mostra de Venise en 2018, Lav Diaz, grand cinéaste formaliste et souvent radical revient avec un film qui est, malgré ses trois heures affichées, parmi les plus courts et surtout les plus accessibles de sa filmographie

Dans ce film tourné en 16mm et en noir et blanc, le réalisateur philippin s'attache à raconter l'état actuel de son pays à travers un regard intransigeant et brutal, un pays rongé par la corruption et la prolifération des violences policières.

Présenté à la Mostra de Venise en 2022, son film qui emprunte ses codes au genre policier raconte la crise morale d'un lieutenant de police.

Témoin d'une corruption inédite, le dilemme qu'il doit affronter l'affecte moralement mais aussi physiquement.



Cette fable morale, qui est une libre adaptation du *Comte de Monte Cristo* d'**Alexandre Dumas**, raconte aussi la guerre menée par l'ancien président Duterte contre la drogue – une guerre contre les pauvres où le populisme et l'impunité du pouvoir règnent

Le récit de "Quand les vagues se retirent," suit ses deux protagonistes principaux en parallèle, deux policiers qui ne sont plus en fonction pour des raisons différentes.

Ces deux policiers, l'un tout juste sorti de charge, l'autre de prison où il fut envoyé par son ancien apprenti, se vouent une haine féroce



Le grand cinéaste philippin signe une épopée intime et mélancolique, hyptonique et sous tension qui voit des âmes et des hommes se débattre en vain

le film est d'un esthétisme renversant, notamment dans ses nombreuses scènes nocturnes, avec un noir et blanc sale et granuleux et qui se caractérise par une maîtrise singulière de l'absurde, accompagnée parfois d'un humour féroce et souvent inattendu.

L'ampleur narrative de ce film nous emporte même si son issue funeste ne fait aucun doute dès le début de l'histoire.

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT (Kapag Wala Nang Mga Alon)

Hors Compétition - Festival international du film de Venise 2022

SORTIE LE 16 AOÛT 2023

Distributeur Epicentre films

Commentaires sur [CRITIQUE] Quand les vagues se retirent : Lav Diaz, réalisateur formaliste et moraliste

Critique : Quand les vagues se retirent

Par Jean-Jacques Corrio - 31 juillet 2023

👁 424 🗨 0

Beaucoup de cinéphiles seraient sans doute surpris d'apprendre qu'un des plus grands réalisateurs vivants est philippin et a pour nom Lav Diaz. Il faut dire qu'il est très difficile de voir ses films qui, bien souvent, ne sortent jamais en salles ou, quand ils sortent, ont une diffusion très limitée. La raison est simple : elle tient dans leur longueur, le plus long, *Evolution of a filipano family* dépassant largement la barre des 10 heures. Autant dire que les programmeurs rechignent à mettre de tels films à l'affiche dans leurs salles. Jusqu'à présent, c'était donc presque toujours dans des festivals qu'on pouvait voir les films de Lav Diaz, des festivals dont il repart rarement bredouille. Il semble toutefois que Lav Diaz ait décidé de se calmer : *Quand les vagues se retirent*, son dernier film, ne dure que 3 heures et 8 minutes et, effet immédiat, le distributeur Epicentre Films le sort en salles. De plus, le film étant coproduit par Arte, voilà qui augmente les chances que tout un chacun puisse le voir, un jour ou l'autre, même celles et ceux qui sont éloigné.e.s d'une salle de cinéma.

Synopsis : Le lieutenant Hermes Papauran, l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, se trouve dans un profond dilemme moral. En tant que membre des forces de l'ordre, il est le témoin privilégié de la campagne meurtrière anti-drogue que son institution mène avec dévouement. Les atrocités corrodent Hermes physiquement et spirituellement, lui causant une grave maladie de peau qui résulte de l'anxiété et de la culpabilité. Pour guérir, il devra affronter ses propres démons.



Un thriller atypique

Considéré comme l'un des meilleurs enquêteurs des **Philippines**, voire le meilleur, le lieutenant Hermès Papauran est chargé, en plus de la routine des enquêtes, de former de jeunes policiers dans un institut de criminologie. Lui-même, plus jeune, a été l'élève du brigadier Primo Macabantay, le plus souvent affublé du qualificatif de Supremo. Dans un pays où les meurtres commis par la police ont été encouragés par le chef de l'état, le tristement célèbre **Rodrigo Duterte** qui se vantait d'avoir lui-même commis des meurtres dans le cadre de la lutte anti-drogue lorsqu'il était maire de Davao, dans un pays classé au 116ème rang mondial en matière de corruption, difficile d'imaginer que Hermès et Supremo aient réussi à garder les mains propres tout au long de leur carrière. C'est ainsi que la femme d'Hermès lui a intenté un procès pour coups et blessures et qu'une plainte a été déposée contre lui par un de ses collègues pour un motif similaire. C'est ainsi que, lorsqu'on rencontre Supremo pour la première fois, il sort de prison après y avoir passé 10 ans pour, excusez du peu, participation à un massacre, kidnapping, braquage d'une banque et assassinat d'un homme politique. A cette sortie de prison, le premier objectif de Supremo est de se venger de Hermès, cet ancien élève pour lequel il avait de l'affection mais qu'il rêve dorénavant de tuer car c'est le policier qui a mené l'enquête qui, in fine, a entraîné sa condamnation. Tous les ingrédients d'un thriller sont donc bel et bien présents dans **Quand les vagues se retirent**, mais, attention, un thriller à la sauce **Lav Diaz**, un thriller par conséquent totalement atypique.



4 personnages principaux

En suivant en parallèle les cheminements de Hermès et de Supremo, on constate les effets délétères que peut avoir sur un individu l'appartenance à une police qu'on encourage à perpétrer des atrocités. Pour Hermès, cela s'est traduit par le déclenchement d'un psoriasis qui handicape sa vie relationnelle et qui va l'amener à aller retrouver Nerissa, sa sœur aînée, sur les lieux de son enfance. Cette sœur qu'il n'a pas vue depuis longtemps, il va pouvoir lui expliquer ce qu'était son quotidien au sein de la police. Certes, ce personnage complexe et torturé qu'est Hermès a fait preuve de violence envers son épouse et envers un collègue, mais, dans le cadre de son travail, il s'est efforcé de se comporter de manière correcte et les scènes insoutenables auxquelles il a participé, c'était seulement en qualité de témoin, sans avoir la possibilité de les empêcher. C'est « quand on a commencé à tuer les faibles » que les démangeaisons ont commencé, explique-t-il à Nerissa. Quant à Supremo, personnage beaucoup moins complexe que Hermès, les effets des 10 années passées en prison sont venues s'ajouter à ce qu'il a vécu dans le cadre de son travail : comme beaucoup de prisonniers aux **Philippines**, il est devenu ultrareligieux, version **Tartuffe**, et c'est à un véritable illuminé auquel on a affaire, un homme capable d'entrer en transe lorsqu'il se met à danser dans une chambre d'hôtel, que ce soit seul ou en compagnie de prostituées.

A côté de ces 3 personnages, **Lav Diaz** introduit **Raffy Lerma**, un ami de Hermès, un photographe qui s'est donné comme tâche de témoigner par ses photos des atrocités commises dans le cadre de l'opération **Tokhang**, présentée par les autorités comme étant une guerre contre les trafiquants de drogue et qui s'est traduite par des milliers de morts, presque toujours innocents. Ce photographe existe réellement et, si ce personnage est joué ici par un comédien, ce sont ses photos qui nous sont montrées dans le film.



Le beau travail de Lav Diaz et de ses interprètes

C'est en noir et blanc et en 16 mm que **Lav Diaz** a tourné ***Quand les vagues se retirent***. Pour lui, un noir et blanc, plutôt sale et granuleux, qu'il relie à une notion de souvenir, était le meilleur moyen de restituer à l'écran « l'archipel des Philippines, constitué de 7400 îles, ressemble à un amas de débris flottants sans but ». Comme d'habitude, partant d'idées globales sur les personnages et d'une vision d'ensemble » de l'histoire, il a écrit le scénario au jour le jour, très tôt chaque matin. Comme d'habitude, il a travaillé en plans-séquence, parfois très longs, en faisant alterner scènes riches en dialogue et scènes parfois contemplatives ou s'attachant à montrer le comportement d'un des protagonistes, telles les scènes de danse de Supremo et de Hermès, un peu longues, il faut le reconnaître. Il n'empêche, par sa science de la gestion de la tension, **Lav Diaz** arrive sans aucun artifice à rendre sinon haletant, du moins captivant, ce thriller tout à fait hors norme. Au vu de ce qui leur est demandé, on se doit de tirer un grand coup de chapeau aux interprètes de ***Quand les vagues se retirent***. **John Lloyd Cruz**, l'interprète d'Hermès, et **Ronnie Lazaro**, celui de Supremo, sont des habitués du cinéma si particulier de **Lav Diaz**. **Shamaine Buencamino**, l'interprète de Nerissa, était quant à elle déjà présente dans ***La femme qui est partie***, film qui obtint le **Lion d'Or** à **Venise** en 2016.



Conclusion

Qu'on connaisse déjà son cinéma ou qu'on ne le connaisse pas, avoir la possibilité de voir un film de Lav Diaz est une occasion qu'un cinéphile ne doit pas manquer. ***Quand les vagues se retirent*** n'est sans doute pas le meilleur film de ce réalisateur mais il est quand même 100 coudées au dessus de la très grande majorité des films sortis depuis le début de l'année.

CINEMA : Quand les vagues se retirent de Lav Diaz

- par trendyslemag
- Publié le 15 août 2023 15 août 2023

Le lieutenant Hermes Papauran, l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, se trouve dans un profond dilemme moral. En tant que membre des forces de l'ordre, il est le témoin privilégié de la campagne meurtrière anti-drogue que son institution mène avec dévouement. Les atrocités corrodent Hermes physiquement et spirituellement, lui causant une grave maladie de peau qui résulte de l'anxiété et de la culpabilité. Pour guérir, il devra affronter ses propres démons.

Le réalisateur Lav Diaz se confie :

Je me considère comme un raconteur d'histoires, comme un chroniqueur voire un simple témoin. Ma démarche d'écriture s'apparente à celle d'un romancier ou d'un poète. J'aime la grande narration, les dialogues qui ressemblent à des discours, les personnages très fouillés. Ce goût transparaît très nettement dans mon travail. Pour choisir le chemin formel d'un film, je me laisse guider par une forme de fluidité.

Quand les vagues se retirent appartient bel et bien au genre du polar politique. Les archétypes du film noir et du thriller y sont réunis : le personnage d'Hermes Papauran, enquêteur complexe et torturé, un système corrompu en toile de fond, le thème de la colère divine de la nature.

Lav Diaz le cinéaste philippin, offre un long-métrage d'une grande pureté de style, une signature artistique très personnelle qui cible les cinéphiles fans de l'artiste. La durée de 3h07 du film nous enveloppe d'un sentiment de vivre un grand moment de cinéma, où chaque instant, chaque plan nous envoie un message.

Le cinéma de Lav Diaz est généreux, délicieusement fascinant et tellement atypique dans sa façon d'utiliser la caméra, la lumière chaude épouse les émotions et deviennent une seconde peau invisible. Une mise en scène précise dans sa façon de s'exprimer le cinéaste réussit à surprendre ses fans à de nombreux égards.

Informations Pratiques :

Titre : Quand les vagues se retirent

De : Lav Diaz

Avec : John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro

Genre : Drame, Thriller

Durée : 3h07

Distributeur : Epicentre Films

Date de sortie au cinéma : 16 août 2023

Mitra Etemad

Avec *Quand les vagues se retirent*, Lav Diaz nous livre un bijou du Cinéma Humaniste



 JULIENJAMESVACHON

14/08/2023

#CINÉMA, #CINÉMA PHILIPPIN, #LA SAISON DU DIABLE, #LAV DIAZ, #LE REGARD DES PROSTITUÉS, #QUAND LES VAGUES SE RETIRENT, #REPRÉSENTATION DE LA FEMME, #RONNIE LAZARO

☆☆☆☆☆

Tourné en 16 mm, *Quand les vagues se retirent* flirte entre documentaire, cinéma expérimental et poésie. Des cadrages soignés, des instants de contemplations et beaucoup de remises en questions existentielles hantent le récit du nouveau film du réalisateur LAV DIAZ.



Le dernier des Humanistes

Entre noirceur reflétant les méandres de l'âme humaine et une photographie très marquée par son grain, le récit proposé s'inspire énormément de la vie de Lav. La présence des prostituées, par exemple, a occupé une grande part de son quotidien. Lorsqu'il vivait à Antipolo (près de Manille), il louait une chambre d'hôtel voisine de celle d'un groupe de jeunes femmes travaillant la nuit et revenant au petit matin, au moment où Lav faisait cuire ses nouilles. Il a développé une relation intime avec ces femmes en devenant le confident de leurs peines et de leur quotidien difficile.

C'est avec tendresse qu'il dresse le portrait de ces femmes et en ne les jugeant jamais, ne cherchant pas à émettre un avis négatif. Sa manière de les filmer donne même envie de mieux les comprendre. Il arrive à faire ressortir leur intimité, leur féminité, là où beaucoup de cinéastes ne font que les sexualiser ou transformer leur vie en un prétexte de film social. **Lav Diaz est probablement l'un des réalisateurs le plus humaniste qu'il soit**, durant ce long métrage, il essaie de mettre en avant l'âme de ses héros, leurs regrets et leur espoir de rédemption. Son travail sur certaines séquences ressemblerait presque à la méthode de l'observation non participante, utiliser dans quelques **études anthropologiques**.



Diversité de Genres Cinématographiques

Après avoir exploré la comédie musicale avec ***La Saison du diable*** (2018) et la science-fiction à travers ***Halte*** (2019), Lav Diaz se plonge désormais dans le monde du film noir et du polar. Selon Diaz, son approche de la création cinématographique s'apparente à celle d'un romancier ou d'un poète, mettant en avant une narration ample, des dialogues profonds et des personnages complexes. Pour cela, il puise dans les vieux films noirs et les westerns spaghetti pour façonner ***Quand les vagues se retirent***. Cependant, il souligne qu'il n'existe pas véritablement de tradition du polar dans le cinéma philippin, décrivant comment le film s'inscrit dans un genre peu exploré dans sa région. Le film trouve également sa profondeur dans le contexte politique réel des Philippines, évoquant les meurtres commis sous l'administration de l'ancien président Rodrigo Duterte. Diaz insiste sur l'authenticité, en utilisant des décors réels pour filmer les scènes à l'école de police et en s'appuyant sur les photos du photo-journaliste Raffy Lerma, témoin direct des atrocités.

Une Recherche de Vérité et un Choix Inattendu

L'objectif ultime de Diaz est de capturer la vérité à travers son cinéma. ***Quand les vagues se retirent*** a été tourné en 16 mm, un choix qui s'est présenté de manière fortuite mais qui a finalement enrichi l'esthétique du film. Habituellement, le réalisateur travaille en vidéo numérique, plus simple pour ses enregistrements pris au quotidien, et saisis sur l'instant. Il collabore avec l'acteur Ronnie Lazaro, qui a figuré dans plusieurs de ses projets précédents, soulignant la relation de travail solide entre les deux. Les lieux de tournage, influencés par des événements naturels comme l'éruption du volcan Taal et les conditions météorologiques, ont contribué à l'authenticité du film. Il se souvient de sa quête pour capturer l'essence des vagues, symbolisant sa détermination à exprimer sa créativité malgré les obstacles. **Chacun de ses personnages semble coexister avec les éléments naturels, comme s'il n'y avait plus de hiérarchie entre l'Homme et la Nature.**

Critique : *Quand les vagues se retirent*

par [DAVID KATZ](#)

🕒 06/09/2022 - VENISE 2022 : Le maestro philippin Lav Diaz nous livre une nouvelle tragédie éprouvante articulée autour d'une vengeance, menée cette fois par deux flics corrompus pétris de ressentiment

Si l'œuvre de **Lav Diaz** se situe aux limites du cinéma narratif, avec des films de plus en plus longs aux intrigues sommaires, l'homme a toujours un penchant, ou un faible pour les histoires bien ficelées. *Norte, la fin de l'histoire* est son œuvre la plus célèbre (ce qui n'est pas un hasard, puisqu'il s'agit de l'un des seuls films qu'il ait tournés en couleur). Tout droit inspiré de *Crime et châtiment* de Dostoïevski, le film repose sur une structure solide qui laisse entrevoir l'altération mentale d'un jeune étudiant après une erreur judiciaire. L'ancien lauréat du Lion d'or et du Léopard d'or signe son retour avec *Quand les vagues se retirent* [+], un film plus commercialisable, présenté hors compétition à la *Mostra de Venise*. Ce film, qui est une libre adaptation du *Comte de Monte Cristo* d'**Alexandre Dumas**, raconte une histoire triste et macabre de déclin national sous l'ère corrompue de Duterte. Fidèle à l'atmosphère et aux inspirations du début du 19^e siècle, le film se construit lentement jusqu'à la scène haletante de confrontation proche du climax de la scène du duel dans *Barry Lyndon*.

Il y a indéniablement une tension que Diaz ne parvient pas à démêler entre le fatalisme vers lequel tend son histoire et tout le reste, tout ce qu'il souhaite filmer, avec passion et colère, de la politique philippine de ces dernières années. Un certain fatalisme prévisible s'installe lorsque nous découvrons les deux complices de cette histoire, comme si Harvey Keitel et Nicholas Cage étaient adversaires dans le même film, attendant et repoussant leur face-à-face tout au long des trois heures que dure le film. Le recours à des clichés narratifs est également prévisible. Comme dans *Heat* où les ennemis se ressemblent et tentent toujours de jouer au plus malin.

Hermes (**John Lloyd Cruz**) et Macabanty (**Ronnie Lazaro**), pivot central des forces de l'ordre corrompues du pays, sont prêts à mener une "guerre totale et sans limites contre la drogue", mais une guerre inutile rehaussée de paranoïa. Les deux hommes étaient autrefois complices, le premier était l'élève et le protégé du second, avant de participer à son arrestation pour corruption, découvrant tardivement son sens moral. Une fois sorti de prison, Macabanty va chercher à se venger de son ancien complice (rappelant avec force le texte de Dumas), complice qui traverse lui aussi une période difficile. Rongé par le psoriasis, il fait également l'objet d'une enquête pour violences conjugales.

Comme l'indique donc ce synopsis, Diaz a un talent certain pour dépeindre une certaine morosité, refusant à ses personnages toute identification morale de la part du public tout en faisant d'eux des personnages fascinants à regarder alors qu'ils nourrissent leurs tourments intérieurs. Et son talent pour ses digressions non narratives à donner la chair de poule est indéniable, lorsque, les mains sur le visage, nous voyons Macabanty pratiquer des rituels pervers sur les prostituées qu'il entraîne dans une chambre d'hôtel sordide. L'ampleur narrative de ce film nous emporte lentement et nous dévore, telle une tempête qui s'abat sur une plage déserte.

Quand les vagues se retirent est une coproduction des sociétés Epicmedia Productions (Philippines), [Films Boutique](#) (France), [Rosa Filmes](#) (Portugal) et [Snowglobe Films](#) (Danemark). Les ventes à l'étranger ont été confiées à [Films Boutique](#).



► 15 août 2023 - 17:02

Critique film Quand les vagues se retirent de Lav Diaz

Home ciné cinéma critique culture divertissement film Lifestyle loisirs movie sorties
Critique film Quand les vagues se retirent de Lav Diaz à août 15, 2023 août 15, 2023
Add Comment



SORTIE EN SALLE LE 16 AOUT 2023

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

Réalisé par Lav Diaz

Avec : John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Shamaine Centenera-Buencamino, Dms Boongaling, Danilo Ledesma, Aryanne Gollena

Distribué par Epicentre Films

Genre : Drame, Fiction

Origine : Philippines, France, Portugal, Danemark

Durée : 3 h 07

Synopsis :

Le lieutenant Hermes Papauran, l'un des meilleurs enquêteurs des Philippines, se trouve dans un profond dilemme moral. En tant que membre des forces de l'ordre, il est un témoin privilégié de la campagne meurtrière anti-drogue que son institution mène avec dévouement. Les atrocités corrodent Hermes physiquement et spirituellement, lui causant une grave maladie de peau qui résulte de l'anxiété et de la culpabilité. Alors qu'il essaie de guérir, un sombre passé le hante et finit par revenir pour un jugement.



A propos du réalisateur :

Lavrente Indico Diaz alias **Lav Diaz** est un cinéaste philippin né en 1958. Il se distingue par la longueur de son travail, ses films n'étant pas régis par le temps mais par l'espace et la nature. Depuis 1998, il a réalisé dix-huit films et remporté de nombreux prix internationaux, dont le Léopard d'or de Locarno (FROM WHAT IS BEFORE, 2014), l'Ours d'argent Alfred Bauer de la Berlinale (A LULLABY TO THE SORROWFUL MYSTERY, 2016) et le Lion d'or de Venise (THE WOMAN WHO LEFT, 2016).



A propos des comédien(ne)s :

- **John Lloyd Cruz** qui a 11 ans de carrière, est à la fois acteur, et producteur comme pour Honor thy Father. En tant qu'acteur on a pu le voir dans La femme qui est partie et d'autres films non sortis en France ou uniquement en DVD ou VOD. Il tourne souvent avec Lav Diaz et on le retrouvera au générique de Essential Truths of the lake.



- **Ronnie Lazaro** est Primo dans le film. Ce dernier qui a débuté il y a plus de 30 ans joue dans de nombreux films du réalisateur comme *Naked Under the Moon* (1999), *Evolution of a Filipino Family* (2004).



Certain(e)s pourront être décontenancés par la durée du film qui est de plus de 3h. Il est certes long comme la plupart des films de Lav Diaz mais fait partie de ses plus courts. Les plans sont souvent lents et d'une durée incroyable et c'est ce qui fait que ce réalisateur est à part. De toute manière on n'accroche ou pas à son genre.

Ce long métrage en noir et blanc, avec parfois un grain qui fait ancien, a tourné en 16mm, chose rare pour Lav Diaz qui privilégie toujours le numérique.

On peut cataloguer ce film entre documentaire et fiction par rapport à certaines images. Malgré tout il s'agit bien d'un long métrage entre drame et thriller.



Le réalisateur aborde la corruption sans détour et les crimes qui sévissent aux Philippines.

Avec de nombreuses scènes dans la jungle, on ressent une âme primitive qui semble régner sur cette œuvre. Des références à des rites, sont légion comme avec des danses et l'ambiance qui se dégage.

Cette histoire est simple mais pourtant pleine de profondeur. Le réalisateur frappe un grand coup et ose s'attaquer aux politiques, policiers et ceux qui dirigent le pays d'une façon ou d'une autre c'est à dire qui détiennent le pouvoir. Un film osé comme sait si bien le faire Lav Diaz qui a une ligne de conduite et qui s'y tient.



MA NOTE : 3.8/5

Festivals :

LA MOSTRA DE VENISE

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE BUSAN

HONG KONG ASIAN FILM FESTIVAL

TAIPEI GOLDEN HORSE FILM FESTIVAL

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHE-SUR-YON

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POLICIER REIMS POLAR

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE LA ROCHELLE

FESTIVAL INTERNATIONAL DES CINÉMAS D'ASIE DE VESOUL

QUAND LES VAGUES SE RETIRENT

Un film de Lav Diaz

Avec John Lloyd Cruz, Ronnie Lazaro, Don Melvin Boongaling, Shamaine Buencamino, Danilo Ledesma, Aryanne Gollena...



La transmission de la violence

Synopsis : Hermes est lieutenant de police. Réputé comme l'un des meilleurs enquêteurs du pays, il ne cache pas à ses élèves, que le facteur chance n'est pas pour rien dans certaines de ses affaires. Pourtant lui aussi est accusé de violence, cédant à celle-ci face à divers hommes. Dans la tourmente, il décide de se mettre en retrait et de partir en bord de mer, chez sa sœur, qu'il n'a pas vue depuis longtemps. Mais à la ville, dans le quartier des prostituées, son ancien mentor, sorti de prison, l'attend pour se venger...



© Epicentre Films

Critique : Le nouveau long métrage du réalisateur philippin Lav Diaz, passé par le Hors compétition du Festival de Venise 2022, sort enfin sur les écrans, grâce au fidèle distributeur Epicentre. Toujours tourné dans un élégant noir et blanc, le film nous emmène des rues de Manille, aux bas fonds de Halya, ainsi que dans des terres reculées de la côte. Portrait d'un Lieutenant, lui-même pris dans des tourments judiciaires, c'est à la fois à une histoire de repentir (symbolisée par la maladie de peau du protagoniste) et à une dénonciation en règle d'une violence considérée comme inhérente à la police, que l'on assiste. Une violence qui est montrée ici comme se transmettant d'une génération de policiers à une autre, malgré la tentative pour certains, d'en sortir, ceci jusqu'à un final teinté de politique, qui enfonce le clou verbalement de manière inattendue.

Si certains passages comme l'échange avec un photographe ami-ennemi (sur la peur, la survie, la culpabilité, la fascination pour les leaders populistes...), viennent un peu ralentir un récit multipliant pour une fois les lieux et les intrigues, Lav Diaz réussit cependant à livrer un film fleuve (plus de 3 heures) sur les violences policières. Personnage secondaire, le mentor du lieutenant parvient à distiller une réelle inquiétude, par son comportement proche de la folie (les passages où il danse sans musiques sont particulièrement malaisants), alliant élans religieux autoritaires, violence difficilement contenue et fascination pour des méthodes sadiques...

Passant d'un personnage à l'autre, le scénario se dirige résolument vers son climax, en offrant quelques pauses où le grand paysage offre quelques apaisements, alors que les reproches de faire partie d'un « système » inadmissible persistent. Graphiquement, les plans font preuve d'une qualité de composition indéniables, alors que dans certaines scènes statiques, un seul élément du décor vient insuffler un peu de mouvement : une ombre d'un arbre oscillant avec le vent, les gyrophares d'une voiture de police ou d'une ambulance... "**Quand les vagues se retirent**" est au final un film complexe et qui n'hésite pas à adopter un point de vue politique.

Olivier Bachelard

'QUAND LES VAGUES SE RETIRENT', DU RÉALISATEUR PHILIPPIN LAV DIAZ, EST SORTI EN SALLES



© 16 AOÛT 2023 À 15H00

POUR UN FILM DE PLUS DE TROIS HEURES - CERTAINS DES FILMS DE LAV DIAZ FONT PLUS DE CINQ CENT MINUTES - LE SUJET SE DEVAIT D'ÊTRE À LA HAUTEUR AFIN DE PERMETTRE AU SPECTATEUR DE TENIR LE COUP. ET DE FAIT CE THRILLER, EXTRÊMEMENT LENT, FILMÉ AVEC CES NUANCES DE GRIS QUI RENVOIENT AU CINÉMA TEL QU'IL ÉTAIT IL Y A DES DÉCADES, ET D'AILLEURS PEUT-ON ENCORE APPELER ÇA DU NOIR ET BLANC, NOUS OFFRE UN LENTE DESCENTE DANS LES ARCANES D'UN SYSTÈME OÙ LA CORRUPTION ET LA VIOLENCE RÈGNENT, D'UN UNIVERS OÙ L'ON SE PERD.

Au delà du réalisme des plans parfaitement ciselés et d'une mise en scène nonchalante que souligne une caméra plantée et rarement mobile, le réalisateur Lav Diaz nous assène sa vision de son monde, où l'on perçoit une détresse souvent visible, une incompréhension également face aux vicissitudes de la vie. Sûrement un vrai polar, comme ceux que les japonais savaient produire il y a cinquante ans, sombres et désespérées, le film est une ode à la noirceur, mais également à la recherche de ce qui saurait la dissiper. Souvent très esthétisant, s'avérant être une parfaite illustration du cinéma d'auteur et du cinéma d'art et d'Essai, 'Quand les vagues se retirent' malgré sa longueur et sa lenteur, nous happe et nous envoûte !

Travaillant beaucoup sa lumière, et l'on comprend immédiatement ce choix du noir et blanc, Lav Diaz s'impose en virtuose de la caméra et de la description, mais dans un genre si particulier, si criant de vérité et pétri de symbolisme par instant, que sa vision en devient troublante et presque étouffante. Un film à voir, mais certainement pas destiné au grand public.

Quand les vagues se retirent (2022)

de Lav Diaz

publié le mercredi 16 août 2023

par Nicole Gabriel

Jeune Cinéma en ligne directe

Sortie le mercredi 16 août 2023



Le cinéaste philippin **Lav Diaz** fut découvert par le public français en 2008, lors de la 30e édition du Cinéma du réel. Deux films y furent présentés, *Evolution of a Filippino Family* (2004) et *Death in the Land of Encantos* (2007). Deux œuvres superlatives : la première, d'une durée de... onze heures, la seconde, seulement de neuf. Toutes les deux ont une dimension épique, *Evolution* narrant les souffrances de paysans pauvres durant l'ère Marcos, *Death* mêlant l'histoire d'un retour au pays natal à des images prises sur le vif après le passage d'un typhon particulièrement meurtrier. Les spectateurs furent frappés par l'usage du noir & blanc et par la lenteur des deux films. Sans parler du *modus operandi* propre au cinéaste qui tient à son indépendance face au système des studios. Après une reconnaissance internationale - **Lav Diaz** reçut le Léopard d'or du Festival de Locarno en 2014 -, le Musée du Jeu de paume organisa en 2015, sous la direction de **André Thirion**, une rétrospective de l'œuvre. Celle-ci, d'une ampleur opératique, est également une introduction à l'histoire des Philippines, marquée par quatre siècles de conquête espagnole, un siècle d'occupation américaine, cinq ans de tutelle japonaise, le tout relayé par de féroces dictatures.



Quand les vagues se retirent est son trente-troisième film. **Lav Diaz** aime aussi jouer avec les codes du cinéma de genre. Il s'est risqué à la comédie musicale avec *La Saison du diable* (2018). Il s'est lancé dans la science-fiction avec *La Halte* (2019) (1). Le modèle choisi pour *Quand les vagues se retirent* est celui du film noir. Notons d'abord que le cinéaste traite d'ordinaire des malheureux, des victimes, des laissés pour compte. Dans le cas présent ses protagonistes - et antagonistes - sont deux policiers. Deux personnages qui, dans un pays dictatorial, incarnent le mal et non la justice, et s'en font les instruments. Tous deux sont corrompus, à l'instar du régime politique. L'un, Hermes Papauran (le comédien très populaire **John Lloyd Cruz**), atteint d'une forme spectaculaire de psoriasis, porte sur son visage des stigmates qui, peu à peu, repoussent ses interlocuteurs. Il domine toute la première partie du récit. L'autre, Primo Macbantay (**Ronny Lazzaro**), qui croupissait en prison tout ce temps-là, fait son apparition au milieu du film.



Lav Diaz aborde son polar en entremêlant, comme à son habitude, fiction et réalité documentaire. Le film s'ouvre sur une séquence avec Hermes, "le meilleur enquêteur du pays", donnant un cours dans le décor réel de l'Académie de police de Manille. Pour la plupart, les figurants sont des étudiants en criminologie. Il leur livre un cas d'école non résolu, celui d'un jeune couple trouvé assassiné après avoir remporté le jackpot au casino. Il conclut son speech par cette formule de **Hercule Poirot** : "One must seek the truth from within, not without" (Il faut chercher la vérité à l'intérieur, non à l'extérieur, phrase sibylline en soi). Est-ce une coquetterie, un effet de suspense ? Toujours est-il qu'on n'entendra plus évoquer ce mystère qui, soit dit en passant, fait l'objet du nouveau film du réalisateur, *Essential Truths of the Lake*, en compétition à Locarno en 2023.



Dans une autre scène, assez longue, avec ces cadres fixes qui sont sa signature, le réalisateur laisse dialoguer son protagoniste, pris de doutes, avec **Raffy Lerma**, un photo-journaliste célèbre pour ses reportages sur les massacres perpétrés par la police durant la présidence Duterte. Nous sommes dans le *hic et nunc* : l'ère Duterte a duré de 2016 à 2022, son nom est prononcé et les photos des tueries montrées à l'écran. Leur discussion prend un tour philosophique. Tandis que le journaliste tient à sa position de témoin, Hermes, par ailleurs violent et macho, se montre pris de remords. Il est, on le sent, prêt à se convertir et se reconverter. Il quitte Manille pour sa terre natale, splendide, revivifiante. Hermes parle sur la plage avec sa sœur qui le soigne, sans guère l'écouter. Il n'y a pas de retour au pays de l'innocence.

jeune cinéma

Intervient ici Primo Macabantay qui doit sa sortie anticipée à la protection d'un boss haut placé. À peine dehors, il cherche Hermes, responsable de son incarcération, pour lui régler son compte. Il se révèle la réplique bouffonne de ce dernier que, jadis, il a initié au métier. On pense ici à **Batch 81** de **Mike De Leon** (1982), avec ses rituels d'humiliation et de soumission (2). Mais la prison a changé Primo en un fanatique religieux. On assiste à des scènes loufoques en même temps que macabres où il jette un jeune homme dans un lac pour le baptiser à l'ancienne mode. Il noie dans une bassine une prostituée à force d'immerger sa tête dans l'eau pour la purifier. Dans son film **Norte, la fin de l'histoire** (2013), **Lav Diaz** s'était inspiré de **Crime et châtiment**, de **Fiodor Dostoïevski**, et, dans *La Femme qui est partie* (2016), d'une nouvelle de **Léon Tolstoï**. Cet amour de la littérature russe transmis par son père l'incite à introduire le thème du double (dostoïevskien), et la question de la rédemption (tolstoïenne). C'est ce que montre l'extraordinaire séquence finale avec le duel entre les deux compères, la nuit, sur le port. Hermes, devenu non-violent, refuse de se battre : "Tout ce que je peux faire avec toi, c'est te parler". Au petit matin, des adolescents passent en vélo et découvrent leurs deux corps sans vie.



Ce (très) long métrage a été tourné en 16 millimètres pour des raisons économiques mais aussi esthétiques. Son noir & blanc somptueux, expressionniste en ville, fantastique dans la nature, est signé du chef opérateur **Larry Manda**. Une telle qualité plastique n'aurait pas été possible en vidéo.

Nicole Gabriel